

DE LA PULMONIE, DE SES SYMPTOMES, DE SES CAUSES, DE SES DIFFÉRENCES, ET DE SA CURATION.

Par M. JEANNET DES LONGROIS, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

SECONDE ÉDITION.



A PARIS,
Chez MÉQUIGNON, Libraire, rue des Cordeliers.

M. DCC. LXXXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Principiis obſta ; ſerò Medicina Paratur ,
Cùm mala per longas invaluêre moras.

Contre un mal négligé, l'Art a peu de reſſource;
Il faut, pour le guérir, l'attaquer dans ſa ſource.





A MADAME

LA PRINCESSE

DE MONTMORENCY.

MADAME,

ON ſera, ſans doute, ſurpris de trouver un auſſi

grand nom à la tête de ce foible Ouvrage ; mais s'il peut concourir aux progrés de l'art de guérir, s'il peut arracher une ſeule victime aux douleurs & à la mort, il ne vous ſera point étranger : le tableau des calamités humaines vous afflige en même tems qu'il vous attendrit, & ſi la douleur en détourne vos re-

gards, la commiſération les y ramène, & l'humanité les y fixe. Votre ame noble & compatiſſante ne s'ouvre au plaiſir, que lorſque vous avez contribué au bonheur de tout ce qui vous environne.

Sous quel auſpice plus heureux, cet eſſai pouvoit-il donc paroître, que ſous celui d'une Princeſſe, dont les

rares vertus peuvent ſeules égaler la ſplendeur de ſon nom.

Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre très - humble & très - obéiſſant ſerviteur, JEANNET DES LONGROIS,
Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.



PRÉFACE.

C'EST le ſoin de ma propre ſanté, autant que l'amour de ma profeſſion, qui m'a déterminé à faire une étude approfondie de la *Phtiſie pulmonaire*. Peut-être n'y aurois-je jamais penſé, ſi la foibleſſe de ma conſtitution, la mauvaiſe conformation de ma poitrine,

& plusieurs autres symptômes non équivoques de disposition à la *Pulmonie*, n'eussent mis en évidence à mes yeux les dangers que je courois : ainsi menacé moi-même, pouvois-je hésiter à consacrer, dès le commencement de ma carrière en médecine, tous mes momens, tous mes travaux à l'examen de cette maladie ? j'ai consulté avec un soin avide tous les Auteurs qui en ont écrit; j'ai médité, comparé leurs sentimens,

analyſé leurs Ouvrages. Celui-ci n'offrira donc, à proprement parler, qu'un recueil méthodique des meilleurs préceptes qui ont été donnés en différens tems ſur la *Pulmonie*.

Encouragé par l'accueil favorable que le Public a bien voulu faire à cet Ouvrage, j'y ai expoſé le fruit de mes obſervations perſonnelles, avec des remarques particulières & poſtérieures à la première Edition, que la

pratique m'a ſuggérées, & enfin des réflexions qui me ſont propres, & que j'ai cru pouvoir être de quelque utilité.

Je ſerai aſſez récompenſé de mes veilles, ſi le Public daigne accueillir ce Traité ſuccinct, & s'il peut en réſulter quelqu'avantage pour l'humanité ſouffrante.





INTRODUCTION.

PULMONIE, *Phtiſie Pulmonaire*, maladie de la poitrine ; tels ſont les noms que l'on eſt convenu de donner à celle qui attaque, conſume & détruit le poumon ; je les employerai indiſtinctement, quoi qu'à la rigueur, chacun d'eux ait une détermination particulière.

La *Pulmonie*, l'un des plus cruels fléaux de l'humanité, & presque toujours l'écueil de la médecine (1), n'est point une maladie nouvelle : il paroît qu'elle a tou-

(1) » J'avouerai ingénuement que depuis 37 ans que j'exerce la Médecine, je n'ai jamais pu guérir radicalement ceux qui avoient les poumons ulcérés, quoique je n'aie négligé aucun des moyens qui m'ont paru propres à cet effet. Je ne sache pas même, qu'aucun autre Médecin ait été plus heureux que moi ». *Voyez* TIMÉE DE GULDENKLÉE, Epist. liv. III. chap. 2.

jours exiſté; les plus anciens Médecins en ont parlé; Hyppocrate l'a très-bien décrite, & ſes obſervations ont donné matière à des aphoriſmes ſi vrais qu'on les prendroit pour le ſecret de la nature.

En général la *Pulmonie*, ſoit native, ſoit héréditaire, n'exerce guères ſes ravages que depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à trente-cinq, parce qu'à cet âge le ſyſtême vaſculaire & fibrillaire eſt très-tendu, & que les fluides ſont

dans un état de chaleur excessif, & dans une sorte de fermentation. Rarement voit-on les enfans en périr ; la douceur de leurs humeurs, l'espèce d'insensibilité morale dans laquelle ils vivent, le silence des passions fortes, la vie réglée & soumise à un régime d'éducation simple ; tout cela concourt à éloigner d'eux une contagion aussi funeste. Dans l'âge viril, on n'est pas plus sujet à la *Pulmonie*, que dans l'enfance:

l'énergie de la fibre qui exiſte dans ſon entier, l'efferveſcence moins grande du ſang, la fougue impérieuſe des paſſions déjà calmée, la plénitude des forces de la vie; toutes ces cauſes rendent plus rares chez les adultes, (1) les embarras du poumon, ou les diſſipent avec facilité.

---

(1) Il arrive cependant quelquefois aux femmes d'être atteintes de la *Pulmonie*, à cet âge où la nature ſemble leur préparer une exiſtence toute nouvelle, par la *criſe* qui les fait ceſſer d'être réglées & fécondes.

Pour les vieillards, ils échappent rarement aux maladies de poitrine, mais ils périssent plutôt des catarrhes que de la *Pulmonie*, proprement dite.

On doit distinguer deux sortes de *Pulmonie*, l'une lente, l'autre aigue. Ceux qui sont minés par une *Phtisie* lente, vivent ordinairement encore assez longtems, surtout si leurs humeurs sont bénignes, si elles ne sont infectées d'aucun vice, & si l'ul-

cère

cère eſt peu diſpoſé à l'inflammation.

La *Pulmonie* aigue, au contraire, fait des progrès rapides ; l'intenſité de la fièvre, la deſſiccation du ſang, ſa chaleur bouillante, les évacuations colliquatives devenues exceſſives, la gangrène elle-même ; tout précipite ſa marche, tout ajoute à ſa violence & à ſa malignité.

Les Médecins dans tous les ſiècles ſe ſont occupés de la recherche des moyens pro-

pres à combattre la *Pulmonie*, mais ils ont eu la douleur de n'en point découvrir de ſpécifiques, enſorte que cette maladie eſt encore aujourd'hui généralement réputée incurable, ſurtout lorſque les malades ont paſſé le ſecond période. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit toujours rencontré de ces Charlatans hardis, qui annonçoient avec emphaſe des remèdes qu'ils vantoient comme ſpécifiques; mais le flambeau de

l'expérience a détruit & diſſipé de vaines promeſſes, & il eſt trop vrai que juſqu'à ce jour, perſonne n'a trouvé aucun moyen victorieux propre à triompher conſtamment de la *Pulmonie confirmée* : on prolonge bien les jours du malade, on adoucit ſes peines, on diminue ſes douleurs; mais communément ſa perte n'en eſt pas moins aſſurée, & rien ne peut le dérober à une mort certaine.

Ce n'eſt donc point un

remède ſouverain dans tous les cas, que je veux préſenter ici aux *Pulmoniques*. (je ſuis convaincu qu'il eſt dans la *Phtiſie*, un état qui n'admet plus de guériſon.) Mais je me propoſe d'éclairer un certain nombre de mes Concitoyens ſur les moyens de prévenir ou de combattre à tems une maladie cruelle, qui s'étend prodigieuſement, & contre laquelle on n'eſt point aſſez en garde. Mon principal ſoin ſera donc de traiter ce

ſujet avec ordre & ſimplicité, afin d'être entendu de tous les Lecteurs. J'éviterai par cette raiſon, autant qu'il me ſera poſſible, les définitions & les diſſertations ſcholaſtiques, & ſi je me permets quelquefois des circonlocutions, ce ſera pour rendre la valeur & le ſens des expreſſions techniques.

Diviſion de l'Ouvrage.

L'Ouvrage ſera diviſé en quatre Parties, dont la pre-

mière offrira le tableau des ſymptômes de la *Pulmonie*, dans leur marche & leur gradation ſucceſſive, & la diſtinction de ſes trois périodes.

La ſeconde traitera des cauſes ſans nombres qui produiſent la *Pulmonie*, de la manière dont ces cauſes agiſſent ſur le poumon; des accidens qui s'en ſuivent; de la nature du virus tabifique & de ſa communicabilité; puis je développerai les cauſes de la fréquence de cette peſte de l'hu-

manité : enfin j'établirai ſon diagnoſtic & ſon prognoſtic.

En troiſième lieu, je rapprocherai les maladies qui peuvent avoir quelque analogie avec la *Pulmonie*; je les comparerai, & je tracerai la ligne de démarcation qui les ſépare ; je terminerai cette Partie en indiquant les maladies étrangères, qui, le plus ſouvent dónnent naiſſance à la *Pulmonie*.

La quatrième Partie ſera conſacrée à la prophylacti-

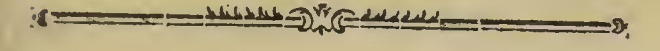
que, à l'hiſtoire des moyens curatifs anciens, modernes, empiriques, &c. propres aux différens périodes de la *Phtiſie* ; je propoſerai à la ſuite les remèdes qui me paroiſſent mériter la préférence, & j'indiquerai les circonſtances où l'uſage en ſera ſalutaire ou eſſentiel : enfin, je préſenterai un tableau ſommaire des complications les plus ordinaires de la *Pulmonie*.



DE LA PULMONIE.



DE LA PULMONIE.



PREMIERE PARTIE.

Symptômes de la Pulmonie.

LES perſonnes attaquées de *Pulmonie*, éprouvent de la difficulté à reſpirer ; elles ont l'haleine très-courte, & ſont eſſouflées pour peu qu'elles veuillent courir, marcher vîte, ou qu'elles montent précipitamment ; elles ſont quelquefois hautes en couleur, quelquefois très-pâles ;

le matin, en général, elles ont le viſage de couleur cendrée, mais il s'anime après le repas, alors leurs joues ſont colorées d'un rouge vif & purpurin, mais par vergetures & comme par ſtries, d'autres fois elles offrent des taches blanches, tranchées net, & d'une couleur d'amande; elles reſſentent des douleurs, tantôt dans le dos, tantôt dans la poitrine, quelquefois dans ces deux parties; elles ont la paume de la main très-échauffée, & ſe plaignent d'une chaleur exceſſive dans toute l'habitude du corps; elles ne peuvent dormir ſur un des deux côtés, ou ſur le dos, ou à plat-ventre; elles ont

de la toux, & rendent des crachats épais ou écumeux; elles sont habituellement consumées par une petite fiévre lente qui redouble le soir & après le repas. Leur chair est molle, leur foiblesse extrême; (1) enfin l'odeur de leur sueur & celle de leur transpiration est changée.

Il ne faut pas croire cependant que les poitrinaires éprouvent à la fois chacun de ces symptômes. On a vu des *Pulmoniques* mourir

---

(1) » Les Pulmoniques ont la voix rauque & perçante; toute la surface de leur corps, excepté les joues, est de couleur cendrée. Ils ont un dégoût universel, & sont tourmentés d'une soif extraordinaire. Leur pouls est petit, dur & formicant ». *Vide Aret. lib. 1. cap. 8.*

ſans avoir éprouvé aucun de ces accidens ; ils périſſoient à la ſuite d'un vomiſſement de ſang, ou par la ſeule colliquation des humeurs.

La *Pulmonie*, ainſi que toutes les autres maladies, a une marche régulière, elle a ſes périodes. On peut diſtinguer dans la *Pulmonie* trois périodes ou états caractériſés par les tubercules, la fièvre, la ſuppuration. Chacun de ces périodes a des ſymptômes qui lui ſont particuliers, je vais les détailler.

Le premier période commence ordinairement par une petite toux ſéche & aſſez fréquente ; les nuits ſont par fois un peu inquietes &

agitées; la poitrine eſt très-échauffée; on y reſſent de la démangeaiſon, quelquefois même un peu de douleur, ou des points dans quelques-unes de ſes parties; on voit ſurvenir des crachats mouſſeux, ſouvent teints d'un peu de ſang; on voit des malades après une quinte un peu forte de cette petite toux ſéche, vomir du ſang clair, rutilant & purpurin; le vomiſſement de ſang ceſſe, mais les crachats demeurent colorés d'un ſang vif & d'un rouge éclatant; il monte des bouffées de chaleur à la tête, la reſpiration eſt courte, la peau ſéche, la voix forte, mais un peu rauque; la langue eſt belle & très-

nette; les urines reſtent à-peu-près dans l'état naturel.

Le paſſage du premier au ſecond période de la *Pulmonie*, s'annonce ordinairement par de petits friſſons qui prennent irrégulièrement.

Les malades ont atteint le ſecond période de la *Pulmonie*, lorſque la toux continuant & augmentant d'intenſité, la fièvre ſurvient & s'allume : alors la toux devient plus forte, ſonore; les crachats (1) mouſſeux, ſouvent

---

(1) Il arrive quelquefois que des hydatides purulentes ou non, mais fixées aux bronches par un pédicule, occaſionnent une peſanteur & un ſentiment douloureux dans la partie antérieure de la poitrine, & font naître par leur

mêlés de ſang, ſont plus abondans; la langue ſe ſalit, l'appétit ſe dérange, & tantôt les malades ſe plaignent de l'avoir perdu, tantôt ils ont de l'appétence pour des choſes ſingulières & bizarres; il exiſte en eux une diſpoſition habituelle au vomiſſement après le repas; leur voix eſt forte, mais plus rauque & profonde; ils ont la reſpiration plus difficile, des nuits plus agitées, le ſommeil in-

préſence une toux ſéche & très-incommode, avec de la fièvre. Mais les perſonnes à qui cet accident arrive, auroient tort de ſe croire parvenues au ſecond degré de la Pulmonie; car l'abſence des autres ſignes, & l'expectoration de ces hydatides, lorſqu'elles ſeront mûres, ſuffiront pour les raſſurer.

quiet & très-léger; leur corps entier, & surtout la paume de la main sont brûlans; l'estomach remplit mal ses fonctions; la fièvre redouble après les repas & vers le déclin du jour; les mammelles s'affaissent, & n'ont plus d'apparent que la papille; les urines sont en général rouges, très-chargées, & en petite quantité.

Le dernier degré est annoncé par la purulence (1) des crachats:

---

(1) On reconnoît le pus à plusieurs signes, 1°. mis sur des charbons ardens, il exhale une odeur d'une fétidité qui lui est propre. 2°. Quoiqu'assez épais, il est pourtant fluide, dénué de parties fibreuses, & nullement glutineux. 3°. Sa couleur varie, il est quelque-

alors la voix devient grêle & ſort comme d'un creux, le viſage prend une couleur plombée, les yeux ſont ternes & enfoncés; le voile du palais eſt rongé de petits ulcères, l'haleine puante, la maigreur extrême; les cheveux tombent; les forces ſe perdent; les facultés de l'ame elles-mêmes s'abbâtardiſſent & perdent toute leur énergie; le corps & toutes les évacuations exhalent une odeur infecte; on voit dans les urines des flocons

---

fois érugineux, quelquefois jaune, mais plus ſouvent cendré, ou noirâtre. 4°. Enfin, il ſe précipite au fond de l'eau, & ſe diſſout dans l'eau bouillante; ſorte de propriété qui cependant lui eſt commune avec les crachats des ſcorbutiques.

purulens, effets nécessaires de la colliquation des humeurs devenue universelle; les chairs sont excessivement molles; il survient des sueurs gluantes sur la poitrine; ces sueurs deviennent générales, & augmentent prodigieusement la nuit; (1) la diarrhée

(1) Il me paroît que ces sueurs nocturnes sont produites, 1°. parce que le chile étant âcre, échauffé, ténu, privé des qualités plastiques nécessaires à un chile de bon aloi, il transsude & s'échappe à travers les tuyaux capillaires des mêmes vaisseaux qu'il devroit réparer. 2°. Par le relâchement de la fibre, & la rémission du mouvement extraordinaire du sang, qu'a occasionné cette fièvre lente, dont le propre est d'augmenter le soir & après les repas : en effet, ce mouvement mettant le sang dans un état incendiaire, en exprime la sérosité, dont l'excrétion par la peau, est fa-

ſurvient; la reſpiration eſt plus laborieuſe que jamais; il y a impoſſibilité de dormir ſur tel ou tel côté; la fièvre ne diſcontinue pas un ſeul inſtant; l'eſtomach perd toute ſon énergie; l'affaiſſement arrive, & le malade meurt dans les angoiſſes d'une ſuffo-

---

voriſée par le repos & la chaleur douce du lit. Ces ſueurs ſemblent ſoulager le malade, il ſe croit échappé des portes de la mort, & fonde ſur le lointain d'un avenir plus flatteur, des projets qu'il n'executera jamais; car le ſoir, ſon ſang appauvri & deſſéché par la diſſipation des parties ſéreuſes & lymphatiques, acquiert un plus haut degré d'inflammation, & lors du retour de la fièvre, ſon agitation & les autres ſymptômes s'aggravent, & déjà s'opère la deſtruction de cette frêle machine.

cation pénible (1), ou il s'éteint en conſervant l'apparence d'un ſommeil tranquille.

---

(1) Des circonſtances que le hazard ſeul a fait naître, m'ont mis à portée d'obſerver que les pulmoniques, dont la reſpiration étoit gênée & laborieuſe, ſe trouvoient momentanément ſoulagés, & reſpiroient beaucoup plus facilement, lorſque leurs jarretières étoient très-ſerrées. J'ai cru découvrir la cauſe de ce phénomène dans l'allégement du poumon, produit par le ſéjour plus long du ſang dans les parties compriſes au-deſſous de cette eſpèce de ligature.



SECONDE PARTIE.

Causes de la Pulmonie.

LES causes qui produisent la *Pulmonie* sont de deux sortes, ou prochaines, ou éloignées.

Celles-ci sont une disposition héréditaire ; l'extrême petitesse de la tête ; la conformation vicieuse (1) de la poitrine ; les corps

(1) » *Habitus in hoc vitium proclivis est iis, qui tenues sunt, qui pectus, duarum more tabularum, compressum, qui scapulas, alarum instar, protentas, qui guttur habent prominens, qui coloris candidi, qui rari sunt pectoris.* Vid. Arætæum.

(1) baleinés;—l'habitude de rester, la poitrine (2) découverte, & les jambes nues ; le passage subit du chaud au froid ; la respiration d'un air (3) trop vif, imprégné

(1) » *Ineptum etiàm est, & ultrà fidem perniciosum, illud studium, quod ferè omnes virgines adhibent, ut junceæ videantur, loris & mortifero artificio pectus in angustias cogentes, ignaræ se, angustando thoracem januam tabi, marcorique aperire.* » Vid. Spigel. de Human. corp. fabr. lib. 1. cap. IX. pag. 19.

(2) Bennet recommande de ne se vêtir que d'habillemens chauds ; il veut que l'on porte sur la peau une étoffe de laine fine. » *Ne auræ frigidioris appulsu sanguis intrò coerceatur, undè, extravasationis recurrentis impendet periculum.* » Vid. Benn. Theatr. tabid. pag. 128.

(3) On remarque que les pays froids & humides favorisent le développement de la *Pulmonie.*

des émanations d'eaux ſtagnantes, chargé de vapeurs ou de ſubſtances en poudre de nature âcre & corroſive; —la mauvaiſe nourriture de certaines maiſons d'éducation; les alimens de haut goût; les ſucreries, les pâtiſſeries; (1) l'uſage prématuré & l'abus du caffé, des vins chauds, des boiſſons fermentées, ſurtout des liqueurs roboratives & ſpiritueuſes; la fauſſe ſécurité qui mène à abuſer de l'eau-de-vie priſe comme liqueur; —les veilles trop prolongées; la vie ſédentaire, taci-

---

(1) » *Qui bellariis & ſympoſiis nimìs indulſerint phtiſi langorem importante maximè corripiuntur & periclitantur.* » Vid. Bennet, Theatr. Tabid. pag. 110.

turne ; —les exercices immodérés, ſurtout celui de la danſe ; la fureur du jeu ; les inſtrumens à vent ; la jouiſſance précoce des plaiſirs de l'amour ; les pollutions (1) nocturnes ; la maſturbation ; (2) une trop grande contention d'eſprit ; les converſations lubriques, les lectures qui affectent l'imagination trop vivement ; —l'ambition démeſurée ; le chagrin, la mélancolie ; les paſſions fortes & vives de tout genre ; —la ſuppreſſion des règles, des hémorrhoïdes ; (3) la diſparition de toute autre

(1) Vid. Hippocrat. lib. VI. Epidem. ſect. 8. 45.

(2) Voyez Tiſſot. Onaniſme.

(3) » *Diuturnas hæmorrhoidas curanti, niſi*

ſion

excrétion devenue habituelle ; les évacuations outrées ; le crachotement fréquent ; les purgations trop rapprochées & trop actives ; le mal vénérien, & les mauvaises méthodes (1) de le traiter. Enfin, on regarde les fluxions sur les dents & sur les gencives comme une disposition prochaine à la

---

una servata sit, hydrops aut tabes succedit. » Vid. Hipp. Sect. VI. Aph. XII.

(1) L'usage, par exemple, du sublimé corrosif, soit qu'on l'étende dans de fortes décoctions de plantes, soit qu'on le masque avec des *robs* ou des électuaires, artifice trop commun & malheureusement trop favorisé par la possibilité où l'on est quelquefois de guerir les maladies vénériennes, avec une petite quantité de ce poison subtil : mais, hélas ! & tous les bons Praticiens en gémissent, c'est toujours au détriment de la poitrine.

Pulmonie, chez les perſonnes à qui leur mauvaiſe conformation doit faire redouter cette maladie, parce que ces individus à col long & à poitrine étroite & reſſerrée, ſont très expoſés à la métaſtaſe de l'humeur catarrhale, de la tête, ſur le poumon.

LES CAUSES PROCHAINES ſont tout ce qui peut occaſionner ſtaſe & congeſtion dans l'intérieur du poumon, & par-là donner naiſſance aux tubercules, comme l'épaiſſiſſement de la lymphe; la répercuſſion d'une humeur âcre & mordicante sur la poitrine; l'hémoptyſie; la diſſolution du ſang, dont les princi pes faiblement unis ou mal com

binés, n'ayant preſque aucune cohéſion entr'eux, ſe coagulent dans le poumon, & y produiſent fréquemment obſtruction. Mais tant de cauſes concourent à la formation des tubercules, (1) &

---

(1) D'après les réflexions que j'ai faites ſur la nature & la formation des tubercules, je crois qu'ils doivent leur origine à deux cauſes; ou à une humeur lente & épaiſſe, qui empâte les glandes éparſes dans le parenchyme du poumon, (c'eſt l'avis de Fernel *.) ou à une matière catarrhale, compacte & inerte, qui venant à s'épaiſſir dans le tiſſu interlobulaire du poumon, & à fermenter par l'effet de la chaleur humide qui les pénètre, occaſionnent d'abord la fièvre. Bientôt il ſe forme dans le centre de ces nœuds tuberculeux, du pus qui ne peut ſe dégor-

---

* Vide Fernel, Patholog. lib. V. cap. X.

le poumon, vu ſa nature ſpongieuſe, mollaſſe & vaſculeuſe en eſt ſi ſouvent rempli, que perſonne n'échapperoit à la *Pulmonie*, ſi leur réſolution ne s'opéroit avec autant de facilité que s'eſt faite la congeſtion.

---

ger que de trois manières. 1°. Par les bronches qu'il détruit après y avoir produit ulcère; c'eſt l'eſpece de phtiſie la plus ordinaire. 2°. Par épanchement dans le tiſſu cellulaire du poumon; & dans ce cas ou la matière eſt renfermée dans un ſac, & c'eſt une vomique; ou elle eſt diſperſée dans toute la capacité de ce viſcère, & cet état conſtitue le genre de phtiſie le plus fâcheux. 3°. Par un tranſport métaſtatique, comme on le voit ſouvent arriver chez des poitrinaires qui n'éprouvoient d'autres ſymptômes que la maigreur, l'inſomnie, la fièvre lente & des évacuations colliquatives.

Non-ſeulement ces cauſes ne ſe trouvent jamais toutes réunies chez le même ſujet, mais elles n'agiſſent pas de la même manière ſur le poumon. Les unes ſemblent n'affecter que les parties ſolides de cet organe, les autres paroiſſent ne vicier que les humeurs, d'autres enfin, ou en plus grand nombre, ou d'une eſpèce plus maligne, exercent une action délétère, & ſur les ſolides, & ſur les fluides.

Mais rien n'a répandu plus de lumière ſur les effets de toutes ces cauſes tabifiques, que l'ouverture des victimes (1) de la *Pulmonie* :

(1) *Vid.* MORGAGNY *de ſedibus & cauſis morborum. Lovanii 1767.*

tout annonce & démasque chez elles, les effets du séjour & de l'action d'un pus âcre & corrompu. C'est sur le larynx, la trachée-artere, les bronches, le tissu des poumons, le cœur, le *thymus*, le foie, le pancréas, l'épiploon & la rate que ce pus laisse des vestiges de sa présence.

On a vu le larynx, la trachée-artère & les bronches rongés d'ul-

---

LIEUTAUD. Synops. Univers. Med. tom. I. lib. I. sect. III. pag. 211. *Parisiis* 1770.

Theoph. BONNETI Sepulchret. tom. I. §. I. pag. 385.

Ant. Mar. VALSALVÆ Opera. in-4°. 1740.

cères, leurs membranes détruites & des érosions aux vaisseaux, qui avoient donné lieu à des hémorrhagies.

C'est surtout le poumon qui offre les plus grands délabremens: on le trouve adhérent dans presque tous ses points; on trouve sa tunique épaissie, desséchée, racornie, skirreuse, souvent même ayant la dureté de la pierre; il recèle des tumeurs anomales remplies d'humeurs ressemblantes à du suif ou à du miel pourri; il est plein d'abscès ouverts, ou prêts à s'ouvrir; il contient des matières gipseuses ou crétacées, des con-

crétions pierreuſes. (1) On a vu des portions du poumon détruit par la ſuppuration, détachées par les efforts d'une toux convulſive, obſtruer le larynx & ſuffoquer les malades.

Pluſieurs Anatomiſtes ont vu la face extérieure du cœur couverte d'exulcérations qu'avoient formées des congeſtions ſanieuſes ou purulentes dans le péricarde, quelques-uns même ont vu ce viſcère rempli de ſanie, & pour ainſi dire, tout graiſſeux.

---

(1) *Williſius invenit pulmones ab ulcere quovis immunes, ſed tuberculis aut lapidibus, aut materiâ ſabuloſâ, per totum conſitos.* Vid. Will. Pharmac. ration. tom. II. Sect. 1. cap. VI. pag. 87.

Enfin, le *thymus* eſt quelquefois dans un tel état de déſorganiſation, que l'on ſeroit tenté de le regarder comme le foyer & le principe de cette terrible maladie.

Après avoir ainſi parcouru tant de cauſes diverſes de la *Pulmonie*, on ſe perſuadera ſans peine qu'elle a dû exiſter dans tous les tems, comme je l'ai dit plus haut. Mais a-t-elle toujours été auſſi multipliée qu'elle l'eſt de nos jours ? La voix unanime des Médecins nous aſſure très-préciſément du contraire, & je crois en avoir découvert pluſieurs raiſons,

Causes de la fréquence de la Pulmonie.

1°. L'erreur commune où tombent les malades qui se flattent trop, & confondent la toux séche, symptôme principal du premier période de la Phtisie avec la toux stomachale, avec les catarrhes, dont le traitement est tout-à-fait opposé. 2°. La confiance aveugle des malades dans les premieres recettes que leur offrent des Charlatans avides, qui n'hésitent jamais à promettre une prompte guérison; & dont les remedes actifs font parcourir plus rapidement à la maladie, ses périodes ordinaires. 3°. La fréquence des vapeurs

que l'on peut regarder comme une maladie nouvelle, qui conduit ſouvent à la *Pulmonie*. 4°. L'uſage du ſublimé corroſif dans les maladies vénériennes, uſage dangereux, qui depuis un certain nombre d'années a prévalu trop généralement & pour le malheur de l'humanité, ſur les autres préparations mercurielles infiniment plus douces, & dont l'action ſur la poitrine eſt moins ſenſible & moins meurtrière. 5°. L'ignorance profonde du public ſur la nature & la communicabilité de la *Pulmonie*.

En effet, je regarde la *Pulmonie* comme une maladie contagieuſe; mais elle a quelque choſe

qui lui est particulier dans la manière dont elle se propage, & en cela elle ressemble aux différentes maladies de contagion, qui toutes ont besoin de telles ou de telles autres circonstances pour se transmettre. Les unes, comme la gale, se gagnent par le simple attouchement; les autres, comme la rage, se communiquent par la seule introduction de la salive d'une personne, ou d'un animal enragé, dans les veines d'un autre individu. Quelques-unes, telles que la peste, la petite vérole, les fièvres putrides, &c. sont communicables même par l'air ambiant & atmosphérique. D'autres enfin, le virus vénérien, par

exemple, ſe tranſmettent le plus ordinairement par l'union des deux ſexes.

La manière dont ſe communique le virus tabifique appartient par quelqu'endroit à chacune de ces différentes claſſes de maladies contagieuſes. Ainſi, comme dans la gale, une perſonne ſaine qui coucheroit à côté d'un *Pulmonique*, dont la peau eſt déjà trempée de ſueurs abondantes, recevroit dans ſes veines, des miaſmes tabifiques qui ne tarderoient pas à ſe développer; vérité trop ſouvent démontrée par une funeſte expérience! (1) Comme dans la rage,

(1) Il eſt de notoriété publique, qu'en 1750, les Magiſtrats de Nancy firent brûler

les hardes & les vêtemens qui ont ſervi à des phtiſiques, & qui ſont imprégnés de leur tranſpiration, ſervent de véhicule au levain de la *Pulmonie.* Comme dans la peſte, la petite vérole, les maladies putrides, &c. L'air lui-même ſe charge des émanations corrompues & purulentes qui exhalent continuellement d'un poumon en ſuppuration ; il s'abreuve, à la ſurface des corps phtiſiques, toujours humides de ſueurs, d'une

---

dans la grande place de cette Ville, le lit, les hardes & le linge d'une femme morte pulmonique. Quoique bien conſtituée auparavant, cette femme avoit été atteinte de la Pulmonie pour avoir couché ſouvent dans le même lit avec une femme poitrinaire.

abondante quantité de particules hétérogènes; puis admis en cet état dans des poumons ſains, il y dépoſe tant de germes morbifiques ſur les bronches & ſur le rézeau pulmonaire. Enfin il n'y a pas moins de danger à habiter avec un *Pulmonique*, qu'avec une perſonne infectée du virus vénérien, parce que dans ces deux circonſtances, les pores ſont très-ouverts, la tranſpiration infiniment augmentée, & l'admiſſion du virus, ſoit tabifique, ſoit vénérien, on ne peut plus facile.

Rien n'annonce dans les écrits des Médecins de la haute antiquité, qu'ils aient connu la communicabilité du levain tabifique,

Galien eſt le premier des anciens qui ait preſſenti cette communicabilité. Voici comment il s'en explique : *Periculoſum præterea eſt, conſueſcere his, qui tabe tenentur, atque in totum cum omnibus qui putridum adeo exſpirant, ut domicilia in quibus decumbunt, graviter oleant. Vid.* GALEN. *de febr. lib. I. cap. III. Charter. Tom. VII. pag. 108.* Cet apperçu, tout lumineux, tout important qu'il ſoit en effet, eſt reſté en quelque ſorte enſeveli dans les nombreux Ouvrages de ce grand homme; peu de Médecins y ont apporté toute l'attention qu'il mérite, & le Public vit à l'égard de ce vice contagieux, dans la plus

profonde ſécurité. Cependant, depuis Galien, on trouve dans les Ouvrages de pluſieurs Médecins célèbres, quelques paſſages qui annoncent clairement qu'ils avoient à cet égard les mêmes ſentimens que lui. Tulpius affirme que, ſur le point d'ouvrir un jeune homme mort du poumon, il en fut empêché par une odeur infecte de tabiſme auſſi préjudiciable aux Médecins qu'aux parens (1) ». Van-Swieten rapporte des faits encore plus poſitifs & plus concluans. Il a vu la ſœur & la domeſtique d'un *Pul-*

(1) *Sed deterruit à ſectione fœtor tabidus, noxius fortè non minùs Medicis, quam ipſis conſanguineis.* » Vid. TULP. lib. II. cap. XI.

monique, mourir toutes deux phtisiques, victimes de l'assiduité de leurs soins. *Certè juvenis ille, cujus modò mentionem feci, infecit sororem & ancillam, quæ ipsi in morbo assiduè ministraverat.* (1) Enfin il assure qu'une femme poitrinaire & mourante, ayant imprimé un baiser sur le menton de son mari, il n'y repoussa plus rien, quoique le reste du visage demeurât couvert d'une barbe fort épaisse (2).

---

(1) » Vid. VAN-SWIET. Comment. in Aphor. *Boertha*. tom. IV. pag. 64. §. 1206. »

(2) » *Quin imo, licèt tantus sputorum fœtor non adsit, mali tamen quid ab habitu deploratorum phtisicorum metuendum videtur : dum ultima oscula uxor phtisica moribunda fixerat mariti mento, posteà totus ille locus glaber mansit, licet densa barba cresceret in omni ambitu :*

A l'appui de ces autorités, je vais citer deux faits consignés, le premier dans le Journal de Paris du 10 Octobre 1780. L'autre qui se trouve dans celui du 20 Octobre de la même année, est attesté par M. Al.... Médecin à Groningue.

» Cinq enfans nés de pere & mere vigoureux & sains, ont été successivement les victimes de la phtisie. L'un d'eux âgé de 45 ans, est mort au mois de Juin 1779. Son fils unique, âgé de 20 ans, a cru pouvoir se servir des linges

---

cæterùm tamen nihil mali optimus ille vir indè passus fuit, & plures annos supervixit absque ullo malè affecti Pulmonis indicio. » Vid. VAN-SWIETEN. *Ibid.*

& hardes de ſon pere, & ſurtout d'une eſpece de witchouratz ou peliſſe doublée de peau....

Sa ſanté s'eſt altérée dès le commencement de l'hyver dernier, & malgré les remèdes & le régime, il eſt dans un état de maraſme qui donne les plus vives inquiétudes....

Il eſt même certain que dans pluſieurs villes d'Italie, il exiſte des loix qui ordonnent que les vêtemens & les linges des malades de ce genre ſoient brûlés après leur mort ». *Voyez le Journal de Paris du* 10 *Oct.* 1780.

» Un jeune homme, à qui une diſpoſition naturelle & héréditaire à la phtiſie ſembloit devoir

interdire le mariage, épousa une jeune Hollandoise, d'un tempérament sanguin douée de la constitution la plus heureuse : l'un & l'autre avoient éprouvé la plus vive opposition de la part de leurs parens ; mais leur amour ne leur faisoit concevoir d'autre malheur que celui de vivre séparés. Quelques jours après leur union, la jeune épouse commença à perdre ses vives couleurs ; une toux incommode se déclara, & le crachement de sang succéda environ un mois après le mariage. Le Médecin calma les symptômes, au moyen de quelques remèdes, en déclarant cependant qu'ils étoient inutiles si elle s'obstinoit à parta-

ger le lit de ſon mari ; il la menaça même d'une mort prochaine : rien ne fut capable d'intimider cette épouſe tendre ; elle répondit ſans détour, qu'aucune conſidération ne pourroit la ſéparer d'une perſonne qu'elle chériſſoit plus que ſa vie propre : la maladie ne fit qu'augmenter, & elle mourut phtiſique environ ſix mois après ; mais ce qu'il y a ſurtout de remarquable, par rapport à la contagion, c'eſt que la ſervante qui lui avoit donné ſes ſoins pendant la maladie, tomba auſſi dans une conſomption qui devint mortelle. Un autre Domeſtique qui avoit encore reſpiré moins aſſidument l'air de la chambre des ma-

lades, devint aussi phtisique, & mourut quelque tems après ». *Voyez le Journal de Paris*, 20 *Oct.* 1780.

Je suis témoin de deux faits à-peu-près semblables à ce dernier; enfin il n'est peut-être aucun Praticien qui n'ait recueilli plusieurs observations de ce genre.

Ces preuves de l'existence & de la communicabilité (1) du levain tabifique une fois établies, il est évident qu'il y a de la témérité à se vêtir des hardes qui ont servi

(1) Cependant je ne prétends pas vouloir donner cette opinion comme une vérité démontrée; je sais qu'il y a beaucoup d'excellentes raisons à opposer à la doctrine de la communicabilité, & à l'existence du levain tabifique.

aux *Pulmoniques*, à vivre avec eux dans une certaine familiarité, & à partager leur couche. Ce devroit donc être un devoir pour les Médecins de prévenir le Public des dangers auxquels il s'expoſe en ſe ſervant de linge ou de hardes qui ont été à l'uſage des poitrinaires : leur ſurveillance devroit s'étendre juſqu'à la recherche des moyens les plus propres à détruire les miaſmes tabifiques qui peuvent avoir pénétré ces vêtemens. Ces moyens ſeroient, par exemple, des lavages multipliés dans l'eau de ſavon, des fumigations avec les ſubſtances aromatiques, une longue expoſition

poſition à l'air libre & à la vapeur du ſoufre, du camphre ou du vinaigre.

D'après le détail des cauſes qui peuvent produire la *Pulmonie*, & d'après l'expoſition qui a été faite de ſes ſymptômes, rien n'eſt plus aiſé que d'en établir un bon *diagnoſtic*, & de prononcer à quel période elle eſt déjà parvenue; c'eſt pourquoi je ne m'y arrêterai pas davantage.

Je paſſe actuellement au *Prognoſtic*. Il eſt fâcheux en général, parce que la *Pulmonie* pardonne rarement, à moins que l'on n'ait un ſoin tout particulier de ſa poitrine, & que l'on n'obſerve per-

pétuellement une vie de régime. Je vais établir quelques règles d'après lesquelles on pourra, du premier coup d'œil, prononcer qu'elle sera la terminaison de cette maladie rebelle.

1°. Si les humeurs qui ont été déposées sur la poitrine, s'y fixent & y séjournent longtems, la guérison sera longue & orageuse.

2°. Les personnes infectées d'une *Pulmonie* héréditaire, peuvent rarement se flatter de guérir radicalement; il ne leur reste de secours que dans un régime convenable à leur état, & dans une cure palliative.

3°. Si les poitrinaires rendent

des crachats extrêmement doux, c'eſt un ſymptôme mortel; cela prouve que les ſucs nourriciers ſe diſſipent par l'expectoration: auſſi remarque-t-on que dans cette circonſtance, les malades maigriſſent très-rapidement. Cet amaigriſſement n'aura rien qui ſurprenne, ſi l'on veut conſidérer les pertes continuelles que font les Phtiſiques, ſoit par l'abondance des crachats purulens, ſoit par les déjections colliquatives, ſoit enfin par les ſueurs nocturnes.

4°. La diarrhée accompagnée de ſuppreſſion des crachats, eſt d'un très-fâcheux augure.

5°. Les *Pulmoniques* ſont dans

un état déſeſpéré, ſi leurs forces dépériſſent continuellement, parce que le chile étant néceſſairement crud & impur, les humeurs qui en réſultent ſont auſſi d'une mauvaiſe qualité, & qu'elles ſont privées de la vertu plaſtique & gélatineuſe qui les rend nourricières & reſtaurantes.

6°. L'expectoration de crachats ſalés, épais & fétides, ne préſage rien que de ſiniſtre.

7°. Il n'y a preſque point de reſſource, ſi la *Pulmonie* eſt venue à la ſuite d'une vie paſſée dans la débauche & l'intempérance, parce que les ſucs nourriciers ſont extrêmement viciés, &

que le malade a peu de forces à opposer à une maladie aussi formidable.

8°. La *Pulmonie* qui naît de l'empyême, est incurable, parce que le poumon a souffert un trop grand délabrement, une déperdition de substance trop considérable, & que d'ailleurs l'ulcère est trop étendu.

9°. Un poitrinaire est à peu près désespéré, lorsqu'il survient une fièvre aigue, une péripneumonie, une fièvre putride, intermittente; lorsque la colliquation du sang augmente, soit par des sueurs excessives, soit par la diarrhée, l'hydropisie, une toux ca-

tarrhale abondante ; des aphtes purulens, & une certaine douleur de goſier en avalant. Ce qui rend ces accidens auſſi graves, c'eſt l'agitation extraordinaire du ſang qui accélère la ſuppuration & le maraſme.

10°. Les perſonnes depuis longtems attaquées de *Pulmonie*, & dont les hypochondres ſont élevés, ont déjà un pied dans le tombeau.

11°. Les ſaignemens de nez fréquens, mais modérés, prolongent ordinairement la vie des poitrinaires.

12°. Il y a moins de dangers pour un *Pulmonique* dont le ſang

eſt verſé périodiquement par les vaiſſeaux du poumon, que ſi le ſang couloit lentement & avec continuité, parce que dans le premier cas, l'infiltration dans le tiſſu cellulaire de ce viſcère, eſt moins facile & moins fréquente.

13°. Un crachement de ſang occaſionné par la plénitude & l'érétiſme des vaiſſeaux eſt moins à redouter que celui qui provient de quelque vice du ſang, ou de ſon intempérie.

15°. C'eſt un bon ſigne lorſque les purgatifs font évacuer une grande quantité de matières gluantes & ſalées, ſur-tout ſi la poitrine des malades s'en trouve ſingulièrement ſoulagée.

16°. On peut regarder la guérison comme prochaine, si les crachats, au lieu d'être de diverses couleurs, fétides, gluans (1), salés & inégaux dans leur superficie, deviennent unis, transparens, sans odeur, insipides; s'ils sortent (2) aisément; & si lorsqu'on les a placés sur des charbons ardens, ils exhalent une odeur d'un caractère (3) particulier à cet état de la poitrine.

17°. Les poitrinaires qui n'ont

(1) Vid. BENNET, Theatr. tabid. pag. 54 & seq.

(2) Vid. HERMAN. BOERRH. Aph. §. 1207.

(3) Vid. LIEUTAUD. Synops. Univers. Med. pag. 210.

pas

pas encore paſſé le premier période, guériſſent aſſez facilement.

18°. Ceux qui ont déjà atteint le ſecond degré, ont beſoin de tout l'art & de toutes les précautions poſſibles pour ne pas ſuccomber.

19°. Enfin les *Pulmoniques*, qui ſont arrivés au troiſième période, n'ont plus d'eſpoir ; & il faut preſque un miracle pour les guérir.



TROISIEME PARTIE.

Différences de la Pulmonie avec quelques maladies analogues.

Jusqu'a préſent j'ai traité des ſymptômes & des cauſes de la *Pulmonie ;* j'ai indiqué les caractères qui peuvent la faire connoître, & les règles d'après leſquelles on pourra prononcer ſur les différens périodes qu'elle a parcourus ; mais dans le nombre des ſymptômes que j'ai donné comme des ſignes de la *Pulmonie*, il en eſt qui lui ſont communs avec certaines maladies avec leſquelles elle a quelqu'analogie ;

on pourra s'en convaincre par la comparaiſon que je crois devoir établir entre ces maladies & la phtiſie pulmonaire.

Le catarrhe, la fluxion de poitrine, l'aſthme, l'hydropiſie de poitrine; telles ſont les maladies qui réuniſſant un certain nombre de ſignes communs avec le *premier degré* de la *Pulmonie*, pourroient être confondues avec elle. Je vais entrer, à ce ſujet, dans quelque détail.

1°. Le catarrhe a pour ſymptômes le dégoût, la bouche pâteuſe & amère, des nauſées, quelquefois le vomiſſement; très-ſouvent de la fièvre, une toux forte qui amène des crachats épais; une

douleur gravative ſur la région de l'eſtomach ; le gonflement & la ſenſibilité de l'épigaſtre, quelquefois de l'étouffement.

Dans la *Pulmonie*, au contraire, le dégoût eſt paſſager, il y a même plutôt dépravation que perte entière de l'appétit ; ce n'eſt point à l'eſtomach, mais au dos & à la poitrine, que ſe fait ſentir la douleur gravative. Les parties adhérentes à la région de l'épigaſtre n'éprouvent, ni gonflement, ni ſenſibilité. Dans le catarrhe, il y a, dès le principe, fluxion d'humeur & expectoration ; au lieu que dans la *Pulmonie*, la toux commence par être ſèche, & l'eſt ainſi quelquefois pendant plu-

ſieurs années : le catarrhe a une durée limitée, il eſt rare qu'il paſſe quelques ſemaines ; mais la *Pulmonie* dure quelquefois un grand nombre d'années : de plus le ſiége n'eſt pas le même ; dans le catarrhe, c'eſt la luette, les amygdales, la membrane pituitaire, le pharinx ; dans la *Pulmonie*, c'eſt le poumon & les bronches. Les malades reſſentent dès le commencement de la *Pulmonie*, un poids, de l'oppreſſion, de la difficulté à reſpirer ; cela eſt très-rare, ſurtout dans le catarrhe chronique & invétéré. La toux des *Phtyſiques* eſt foible dans le principe, & ne ſe fait entendre que par intervalles ; celle des ca-

tarrheux, au contraire, eſt très-violente & continue.

2°. Les ſignes de la fluxion de poitrine ſont le friſſon, ſuivi d'une fièvre accompagnée de beaucoup de chaleur ; une douleur de côté fixe & poignante, qui ſe fait ſentir, tantôt à la partie latérale de la poitrine, tantôt au ſternum, d'autres fois dans le dos ; des crachats enſanglantés ; la reſpiration très-difficile, une toux fréquente & déchirante.

Dans la *Pulmonie*, les malades n'ont ni friſſon, ni fièvre conſidérable ; la douleur de poitrine n'eſt pas pungitive, elle eſt ſourde & obſcure ; la reſpiration n'eſt pas à beaucoup près auſſi laborieuſe, ni la toux auſſi déchirante.

3°. L'aſthme conſiſte dans une grande difficulté de reſpirer ; la reſpiration même ne ſe fait qu'avec une eſpèce de ſifflement ; lors de l'invaſion de l'accès, qui arrive plus ordinairement la nuit, le malade perd l'appétit, l'eſtomach eſt rempli & tout diſtendu par les vents, bientôt ſes joues deviennent rouges, ſon pouls s'élève, & il éprouve une ſuffocation ſi grande qu'il ne peut reſpirer que debout, ou la tête très-élevée ; il recherche avec empreſſement un air frais ; ſon front & ſon col ſont couverts d'une ſueur abondante ; il a de la toux, mais il ne rend que des crachats mouſſeux.

Dans la *Pulmonie*, il n'y a ni

ſuffocation, ni ſifflement; le malade ne rend point de vents; loin de rechercher un air frais, ſouvent il préfère un air épais, chaud & groſſier; on ne voit point ſur ſon col & ſur ſon front cette ſueur. L'aſthme, d'ailleurs, revient de tems à autre, & dans l'intervalle des accès, l'aſthmatique n'éprouve aucun accident fâcheux : le poitrinaire, au contraire, demeure toujours à-peu-près dans le même état, parce que les progrès de ſa maladie ſe font lentement & par degrés.

4°. L'hydropiſie de poitrine eſt accompagnée de ſoif, d'une toux le plus ordinairement ſèche; d'une douleur obſcure & grava-

tive, qui a ſon ſiége dans le diaphragme, près le cartilage xiphoïde; le pouls eſt ſerré, inégal & intermittent; la fièvre augmente & quelquefois eſt précédée de friſſons; la toux devient & plus fatigante, & plus rapproché; les malades ne peuvent reſpirer, ils diſent qu'ils étouffent; ils ne peuvent ſe coucher à plat, ni dormir autrement qu'aſſis; ils ont des palpitations, des foibleſſes, des douleurs de reins; les urines viennent en petite quantité, elles ſont briquetées; enfin les jambes, le ſcrotum, la poitrine & les bras deviennent bouffis & œdémateux.

Les *Pulmoniques* ne ſont pas

tourmentés de la soif ; leur pouls n'a ni inégalité, ni intermittence ; ils n'éprouvent ni les frissons, ni une fièvre aussi forte ; le mouvement de la respiration s'exécute plus librement ; ils n'ont point de palpitations, point de foiblesses ; en dernier lieu, les jambes, le scrotum, la poitrine & les bras, loin d'être bouffis & œdémateux, perdent, au contraire, de leur embompoint, & se flétrissent.

Ce parallèle rapidement tracé fait assez connoître qu'il n'est pas même nécessaire d'être très-exercé, pour saisir les différences essentielles qui existent entre ces maladies, différences exprimées de la manière la plus positive & la

plus claire, par le rapprochement & la comparaiſon des ſymptômes propres à chacune d'elles.

Maladies qui donnent naiſſance à la Pulmonie.

Les maladies qui peuvent donner naiſſance à la *Phtiſie*, ſont en grand nombre. Ce ſont toutes celles qui ſe terminent par une grande fonte d'humeurs; celles dont la matière critique ſe dépoſe primitivement ſur la poitrine; celles enfin dont la criſe eſt imparfaite: en effet, on conçoit ſans peine que des humeurs qu'une ſorte de coction a rendues plus mobiles, peuvent ſe déplacer avec facilité, & ſe fixer quelquefois

ſur le poumon ; le catarrhe, les fluxions, les rhumatiſmes, la goutte, les dartres, les fièvres putrides, les ulcères anciens ou d'autres écoulemens habituels ſupprimés ; *l'hémoptyſie*, le ſcorbut, les écrouelles, &c. &c. Voilà les maladies à la ſuite deſquelles on voit journellement la *Pulmonie* ſe déclarer.

Je n'entrerai cependant dans aucun détail à leur occaſion, cela me meneroit trop loin, & me feroit excéder les bornes étroites dans leſquelles je me ſuis renfermé : ceux qui aiment les détails, peuvent conſulter, ſur cette matière, l'Ouvrage de *Morton*, Edit. de Veniſe 1733, pag. 65 & ſuivantes.

QUATRIEME PARTIE.

Curation de la Pulmonie.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

NOUS avons peu de Traités particuliers ſur les maladies du poumon ; & dans le petit nombre de ces Ouvrages, il n'en eſt aucun qui ne laiſſe beaucoup à deſirer. Les écrits de Morton & de Bennet ſont à-peu-près les ſeuls que l'on diſtingue. Tous deux méritent aſſurément de grands éloges, quoique l'on puiſſe leur reprocher le défaut de méthode, ſoit dans la deſcription des ſymptômes de la *Pulmonie*, ſoit dans l'expoſition

claire des différentes indications à remplir. Le premier (Morton) pour avoir divisé & subdivisé son Ouvrage presqu'à l'infini, a affaibli & noyé des distinctions essentielles sur lesquelles il n'a point suffisamment insisté. J'en excepterai néanmoins les trois Chapitres où il traite de la curation de la Phtisie : ces trois Chapitres sont autant de chef-d'œuvres. Le second a semé çà & là des règles & des préceptes très-utiles, mais décousus & sans liaison. Cependant la méthode & une distribution faite avec discernement guident la mémoire du Théoricien, & lui rendent l'étude plus aisée; elles sont, avec l'expérience,

la bouſſole du Praticien ; c'eſt le fanal qui éclaire ſes pas dans la recherche de cauſes quelquefois obſcures; c'eſt enfin par ſon moyen que les Médecins peuvent s'entendre réciproquement, & ſe communiquer leurs idées, en partant d'un principe, d'un point ou d'une diſtinction avouée de chacun d'eux : & qui ne ſait que c'eſt à cet eſprit d'ordre qui caractériſe notre ſiècle, que nous ſommes redevables du progrès des Sciences & des Arts. Je ſuis intimement perſuadé que le défaut d'une bonne méthode a nui juſqu'à préſent aux découvertes ſur la manière de combattre avec plus de ſuccès la *Pulmonie* : il paroît

en effet que (ſi l'on excepte Morton) tous les Auteurs qui en ont traité, ont confondu tous ſes tems & tous ſes périodes, dont ils n'ont pas aſſez ſenti l'importance, ſoit pour établir le diagnoſtic de la *Pulmonie*, ſoit pour travailler à ſa cure.

On ne ſera donc plus étonné de voir des Auteurs vanter comme ſpécifiques certains remèdes que d'autres regardent comme nuiſibles; ils ne pouvoient s'appercevoir, ces Auteurs, que tel remède ſalutaire dans un période de la *Pulmonie*, pouvoit devenir inſuffiſant, ou même contraire dans tel autre. C'eſt donc la connoiſſance de l'a-propos, déterminée par

par une méthode claire & facile à saisir, qui manquoit à chacune de ces personnes.

Pour procéder avec méthode dans cette quatrième Partie, qui est la plus importante de mon Ouvrage, voici le plan que j'établis : premièrement, j'exposerai sous le titre de *Prophylactique*, la suite des moyens propres à prévenir la *Pulmonie ;* je détaillerai ensuite la méthode curative indiquée dans les différens périodes de cette maladie ; je finirai par un court exposé des indications curatives, propres aux complications les plus fréquentes de la *Pulmonie* avec d'autres maladies.

Sans doute, on me pardonnera

de ne point paſſer ici en revue tous les remèdes qui ont été imaginés juſqu'à ce jour ; je me propoſe ſeulement de rappeller ceux qui ont joui d'une certaine célébrité, & qui ne ſont pas dépourvus de quelque vertu ; j'y joindrai la manière de compoſer, ou d'employer ces remèdes, & les circonſtances où ils pourront être utiles. Mais tous ces détails ſeront rapportés à la fin de l'Ouvrage, avec la notice des autres compoſitions médicinales, que je crois être convenables dans les différens cas qui ſeront décrits.

Prophylactique, ou Moyens préſervatifs de la Pulmonie.

Il eſt de la prudence, du de-

voir même des parens, ſurtout dans les familles où la *Pulmonie* eſt héréditaire, de veiller continuellement ſur la ſanté des jeunes gens précoces, d'un tempérament ſanguin, de ceux dont le ſang eſt bouillant, les paſſions vives, la conformation vicieuſe, & qui mangent avec avidité; des jeunes demoiſelles, dont les joues ſont colorées d'un rouge trop vermeil & trop éclatant; de tous ceux qui ſont ſujets aux ſaignemens de nez, ou à l'hémoptyſie; ces derniers doivent être ſaignés tous les quatre ou cinq mois juſques à un certain âge, pour parer aux inconvéniens de l'érétiſme & de la pléthore. On leur donnera huit ou dix jours

par mois des bouillons de mou de veau, & quelque ptiſane adouciſſante & pectorale. On ne leur permettra pas l'uſage des liqueurs, du caffé, du punch, du chocolat, des pâtiſſeries, des ragoûts, des viandes noires & indigeſtes, des ſucreries : ils devroient ne boire que de la bière légère. Au reſte, leur régime doit varier ſuivant l'âge, le ſexe, le tempérament & les facultés de chacun d'eux. Il faut veiller à ce qu'ils aient toujours les pieds ſecs & chauds & la poitrine couverte ; il faut les accoutumer à ne pas ſe tenir courbés, & à bien effacer les épaules : on leur facilitera l'exercice du cheval, la promenade à un air frais,

ſur les bords d'une rivière, ou dans les prairies, ſurtout le matin, ou le ſoir avant le coucher du Soleil. Les jeux de balle & de volant leur ſeront permis; ceux de la courſe, de la corde, de l'eſcarpolette leur ſeroient nuiſibles.

On veillera avec un ſoin particulier à ce que les enfans n'éprouvent point une émiſſion précoce & forcée de ſemence, avant l'âge de puberté; la nature alors occupée du développement des organes de la reſpiration & de la voix, & de l'accroiſſement de tout le corps ne pourroit ſuffire à tant de pertes. Que leurs tables ſoient aſſez hautes, afin qu'ils ne ſoient pas obligés d'avoir le corps courbé en

travaillant : qu'elles ne le ſoient pas trop, de crainte que leurs épaules ne prennent une conformation vicieuſe : que leur étude ſoit variée, il faut cependant la leur rendre agréable : que toutes les repréſentations que la légèreté de leur âge rendra néceſſaires, ſoient mêlées de douceur & d'aménité.

Il eſt des pays où l'on fait porter des *corps baleinés* aux enfans de l'un & de l'autre ſexe, juſques à un âge ſouvent fort avancé; cette habitude eſt pernicieuſe, elle gêne étonnamment le développement du poumon; elle déprime les côtes, allonge & reſſerre la poitrine. Il ſeroit à deſirer que l'on pût ſub-

ſtituer à nos habits françois des robes longues & larges, ſemblables à-peu-près à celles qu'ont coutume de porter les Orinteaux; tel a été, dans tous les tems, le vœu formel de la Faculté de Médecine de Paris.

On ne ſouffrira pas que les jeunes gens parlent trop longtems, à haute voix, qu'ils pouſſent des cris aigus & perçans; on leur défendra les inſtrumens à vent.

Les Maîtres de Muſique Vocale qui montreront à de jeunes demoiſelles dont la poitrine eſt foible, auront une attention continuelle à ce qu'elles ne forcent point leur voix; qu'elles ne prennent point d'intonations trop hautes; que les leçons ne ſoient pas

trop longues ; & que les phrases de Musique soient assez courtes pour ne pas trop fatiguer leurs élèves.

La diète blanche & les farineux seront très-utiles ; je voudrois que le matin & le soir, on donnât aux enfans, & en général aux personnes qui peuvent avoir besoin des secours de la *Prophylactique*, un potage de farineux préparés au lait. Cette nourriture est de facile digestion ; elle tempère l'ardeur du sang, & diminue la disposition acrimonieuse des humeurs.

Le détail de ces moyens paroîtra peut-être minutieux : je conviens

viens qu'ils occaſionnent un certain aſſujettiſſement qui exige de la patience ; mais quand il s'agit de prévenir une maladie auſſi rebelle, il n'y a pas de précautions qui ne méritent l'attention la plus ſérieuſe, ſurtout ſi, bornées à la bonne diſpenſation du régime, elles excluent toute eſpèce de médicament.

Méthode curative de la Pulmonie.

Les indications générales pour la guériſon de la *Pulmonie*, ſont 1°. d'adoucir l'âcreté du ſang & des humeurs ; 2°. de modérer la tenſion & l'irritation contre nature du poumon ; 3°. de diminuer l'épaiſſiſſement de la mucoſité qui

le ſurcharge ; 4°. d'évacuer le pus ; 5°. de déterger l'ulcère, & de le cicatriſer.

Mais comme l'état du poumon n'eſt pas le même dans les trois périodes de la *Phtiſie*, il eſt évident que les moyens curatifs doivent varier ſelon les divers degrés des affections de ce viſcère.

Au *premier période*, il exiſte ſimplement dans le poumon un amas, une congeſtion d'humeurs épaiſſies, & quelques tubercules. (1) Les accidens principaux qui en réſultent, ſont la ſéchereſſe de la

(1) A moins que l'état morbifique du poumon, ne ſoit dû à une hémoptyſie ; dans ce dernier cas, le poumon ſe détruit quelquefois, ſans qu'il recèle des tubercules.

poitrine, l'insomnie, une petite toux sèche, une chaleur considérable dans toute l'habitude du corps : aussi les indications à remplir pour lors, sont de modérer la chaleur du sang, d'assouplir le tissu du poumon, & d'adoucir l'acrimonie des humeurs.

Les malades, que de petites toux sèches, suivies de l'expectoration d'un sang vif, rouge, clair, écumeux, menacent de la *Pulmonie*, auront recours aux moyens suivans : 1°. l'eau de veau, les émulsions & les autres remèdes de ce genre : 2°. les lavemens anodins & rafraîchissans : 3°. les bains de pieds : 4°. la saignée (1) du bras,

(1) Les Médecins doivent s'attendre à voir

plus ou moins ſouvent répétée, ſuivant l'exigence des circonſtances : 5°. la boiſſon d'eau de ris & de grande conſoude édulcorée par le ſyrop d'ortie : 6°. une diète ſévère : 7°. le repos & le ſilence le plus abſolu (1). 8°. L'application des

leurs conſeils heurtés de front par des perſonnes de toutes les conditions, ainſi que je l'ai quelquefois éprouvé : il ſubſiſte, ſurtout relativement à la ſaignée, un préjugé qui les mettra ſouvent dans l'impoſſibilité de tirer de ce moyen efficace dans le premier période, & ſurtout lors d'une ſimple diſpoſition à la *Pulmonie*, tous les avantages que l'on auroit lieu d'en eſpérer.

(1) Je connois un vieillard de 77 ans, ſujet depuis l'âge de 30 ans à des vomiſſemens ſpontanés, & en quelque ſorte périodiques, d'un ſang clair & écumeux, à la ſuite d'une légère toux : (circonſtances qui indiquent clairement que le ſang vient de la poitrine) ce vieillard célibataire, s'étant aſſuré par ſa propre expé-

ſang-ſues à la vulve, ou à l'anus, ſi le crachement de ſang ſuccède à l'abſence du flux hémorrhoïdal ou menſtruel.

On ne donnera du bouillon, que lorſque l'affluence du ſang

---

rience, de la grande utilité du ſilence pour modérer & même faire ceſſer ces vomiſſemens, a pris le parti d'écrire heure par heure tout ce dont il peut avoir beſoin : ce tableau détaillé & bien circonſtancié eſt entre les mains de ſon domeſtique, & lorſque ſon vomiſſement de ſang ſurvient, il ſe met dans le lit, & y reſte un, deux ou trois jours ſans proférer une ſeule parole, juſqu'à ce qu'il ne crache plus du tout de ſang.

En général, l'expérience m'a appris que ſoit dans le cas d'*hémoptyſie*, ſoit dans celui de véritable ulcère au poumon, un ſilence abſolu joint au repos, à une diète ſévère, & à une boiſſon légèrement aſtringente, eſt très-propre à favoriſer la réunion des parties ouvertes.

ſera diminuée, & de trois en trois heures.

Si le malade éprouve de l'irritation, elle peut être calmée par le julep, n°. 23.

La ſaignée au pied eſt quelquefois plus néceſſaire que celle du bras, lors ſurtout que l'on a lieu de ſoupçonner la plénitude, ou l'embarras des ramifications de la veine-porte, & lorſque l'hémoptyſie ſuccède aux évacuations menſtruelles ou hémorrhoïdales ſupprimées.

Si la toux ſèche, ou en général, l'irritation de la poitrine, cauſe ordinaire de la *Pulmonie*, provient évidemment d'une humeur répercutée, ou de la ſup-

preſſion d'une évacuation humorale habituelle, il ne faut point héſiter à ouvrir un cautère, qui ſervira d'égoût à cette humeur errante & déplacée. Le malade fera ſa boiſſon de l'eau ſucrée; de l'eau de gomme adragant avec le ſucre roſat; ou de l'eau de miel, s'il eſt reſſerré.

Si la toux eſt exceſſive & continue, pour remédier aux ſecouſſes qu'elle occaſionne, on prendra du ſucre d'orge, de la pâte de guimauve, du jus de régliſſe, & ſurtout des tablettes pectorales du *codex* de Paris. Le jus de navets mêlé avec l'eau d'orge perlé & le ſucre roſat, forme une boiſſon onctueuſe, propre à aſſou-

plir le tiſſu du poumon & des bronches, & à modérer la toux.

A l'égard des purgatifs, Hipocrate les recommandoit à ſes malades, il les ordonnoit même à des diſtances très-rapprochées; ſon intention étoit de détourner les humeurs, & de les porter du côté du bas-ventre. Mais de quelque poids que ſoit en Médecine l'opinion de ce grand homme, je ne puis l'adopter ici, parce que les purgatifs m'ont paru très-contraires dans chacun des trois périodes de la *Pulmonie*; cependant, comme une bonne digeſtion, & la perfection du chyle ſont eſſentielles pour réparer les forces altérées, ou déjà épuiſées de l'éco-

nomie animale, on pourra y recourir, quand on ſera convaincu que l'eſtomach eſt farci d'humeurs crues, aigres ou impures.

Les remèdes que la Pharmacie nous offre, ne ſont pas ſuffiſans pour opérer la guériſon, même au premier degré de la *Pulmonie ;* le choix de l'air, des alimens & des occupations du corps & de l'eſprit, ont encore une grande influence ſur la ſanté des malades.

Le choix de l'air eſt de la plus grande importance ; un air trop vif ou trop épais, feroit également contraire aux *Pulmoniques.* Ils chercheront donc une habitation à mi-côte, expoſée au levant ou au midi, dans un pays

traversé, s'il se peut, par une rivière, (1) & éloigné des eaux croupies & stagnantes.

Le lait est l'aliment le plus convenable au premier degré de la *Pulmonie* : les malades qu'il n'incommode pas, le prendront pur ou épaissi avec les farineux, le riz, le gruau, l'orge perlé, la semoule, le sagou, le salep, la fécule de pommes de terre, connue dans le commerce sous le nom d'amidon de santé; la purée d'haricots rouges & les légumes succulens seront encore mis en usage, ils se digèrent assez facilement.

(1) L'air humide n'est avantageux qu'aux poitrinaires d'une constitution bilieuse, & dans les tems chauds & secs.

Il y a du danger à ſe promener au ſerein, quand il fait du vent, ou qu'il tombe de la pluie.

Régime pour un poitrinaire qui n'eſt encore qu'au premier degré de la Pulmonie.

Le matin, vers les ſix heures, on lui apportera dans ſon lit un demi-ſeptier de lait ſucré, ou édulcoré avec les ſyrops de Violettes, d'Eryſimum, de Capillaire, de Guimauve ſimple, ou de celui de Fernel, (qui en diffère par une vertu plus tonique, béchique & inciſive, dues à ſa compoſition particulière.)

Il commencera la journée par une petite promenade d'une demie heure.

A huit heures, il prendra un ſecond demi-ſeptier de lait, dans lequel il pourra tremper du pain.

A neuf heures, il montera à cheval, ſi le tems & la ſaiſon le permettent ; il ira toujours au petit pas, à l'ombre, & reviendra vers les onze heures.

A midi & demi, le malade mangera un potage de farineux préparés au lait, & des œufs à l'eau, au lait, ou au bouillon, ſelon ſon goût.

Le dîner fini, il ſe livrera aux plaiſirs d'une converſation gaie & agréable. Il pourra ſe délaſſer par des amuſemens qui ne fatiguent pas le corps & occupent peu l'eſprit.

A trois heures, il montera à

cheval juſques vers les cinq heures. Alors il boira encore un demi-ſeptier de lait.

A huit heures, un potage de farineux au lait.

Il ſe couchera, au plus tard, à neuf heures & demie.

Entre les différens exercices de la journée, le malade boira quelques verres d'eau ſucrée, ou d'eau de gruau.

On panſera le cautère deux fois par jour, le matin en ſe levant, & le ſoir avant de ſe coucher.

Il eſt néceſſaire que les malades vivent dans le ſilence des paſſions, qu'ils ſe livrent à la gaieté, qu'ils recherchent une converſation amuſante, & qu'ils portent

habituellement ſur la peau une camiſole de laine fine.

La promenade à pied eſt le plus ſimple & le plus commode de tous les exercices. Le meilleur tems pour ſe promener, eſt le matin à la campagne, & une heure avant le coucher du Soleil ; il faut éviter alors de parler, de marcher vîte & à l'oppoſé du vent. L'équitation eſt très-ſalutaire ; il y a peu de poitrinaires qui ne la ſupportent, & ne s'en faſſent même un plaiſir : on en voit qui trop avancés dans cette maladie, pour pouvoir être guéris, néanmoins, tant que les agrémens de la ſaiſon leur permettent cet exercice, éprouvent, en s'y livrant, un ſoulagement ſenſible dans leur état.

On ne ſauroit donc trop recommander l'équitation, (même au petit trôt, ſi l'on peut le ſupporter), dans les différens degrés de la *Phtiſie Pulmonaire.*

L'efficacité de ces moyens dans le premier degré de la *Pulmonie*, deviendra ſenſible par l'exemple ſuivant :

Une dame de vingt-quatre ans, grande, bien faite & ayant de l'embonpoint, mais qui avoit été toute ſa vie ſujette à des ſaignemens de nez, éprouva une petite toux ſèche, avec chaleur dans la partie antérieure de la poitrine, ſenſibilité dans la région de l'épigaſtre, douleur d'eſtomach & inſomnie. Son Médecin ſoupçonnant que la toux étoit occaſionnée

par des humeurs âcres qui irritoient l'estomach, employa d'abord les évacuans, puis les stomachiques chauds, & enfin conseilla les eaux de Passy. La malade en but près de trois cens pintes sur le lieu même : mais il survint un crachement de sang très-abondant avec fièvre, chaleur considérable dans la poitrine, grande difficulté de respirer, & des quintes de toux allarmantes.

Alors je fus appellé, je n'hésitai point de prononcer que le siége de la maladie étoit la poitrine, & non l'estomach. Mon premier conseil fut de quitter les eaux de Passy; j'ordonnai une saignée du bras, & j'envoyai cher-

cher

cher une cuillerée d'huile récente de graine de lin tirée ſans feu, que je lui fis avaler en ma préſence. Le ſang s'arrêta au bout d'une demie heure : il reſtoit encore de la toux, un peu de fièvre & de la difficulté à reſpirer. Je tins la malade à une diète ſévère, & lui preſcrivis pour tout aliment du bouillon gras & du lait coupé avec deux parties d'eau d'orge perlé édulcorés avec le ſucre roſat, & pour ptiſanne de l'eau ſucrée. Le ſoir, elle prit le calmant n°. 24, qui lui procura un ſommeil tranquille. Elle continua ce régime pendant trois jours. A cette époque, la fièvre diſparut; mais la toux ſèche ſubſiſta, ce qui me

fit prendre le parti de mettre la malade à la dière blanche, & au bouillon de mou de veau, matin & ſoir. Elle ne vécut pas d'une autre manière pendant cinq ſemaines; & depuis plus de quinze mois, elle ne ſouffre ni de la poitrine, ni de l'eſtomach.

Les tubercules ayant pris de l'accroiſſement, s'étant multipliés, l'humeur qu'ils renferment, ayant par ſon ſéjour acquis de l'acrimonie, ayant produit de l'irritation & de la phlogoſe, il en réſulte de la fièvre : dans cet état qui conſtitue communément le *ſecond période* de la *Phtiſie Pulmonaire*, les moyens convenables ſont les délayans, les tempérans, les mu-

cilagineux, les incisifs doux, les fébrifuges & les calmans. C'est ici que les fébrifuges sont nécessaires pour modérer l'ardeur de la fièvre, qui irrite, échauffe les tubercules, peut les faire *travailler*, & produire des exulcérations capables de précipiter très-rapidement le malade dans le troisième degré. Quoi que l'expérience m'ait appris que le quinquina & les autres fébrifuges ne détruisent pas totalement la fièvre; cependant, quand elle revient par accès, de tels paroxysmes sont un type particulier qu'il faut attaquer puissamment : les fébrifuges administrés toutefois avec prudence, pourront déraciner cette fièvre, que

l'on peut regarder alors, moins comme un ſymptôme eſſentiel & primordial, que comme un accident qui complique la *Pulmonie.*

La ſaignée, à ce période, eſt généralement contraire, parce que, ſans remédier à rien, elle peut encore ajouter à l'affaiſſement de la machine.

Se reſtreignant donc à l'uſage des moyens propoſés pour le traitement du premier degré, le malade boira le matin une chopine de petit lait, auquel on ajoutera depuis un ſcrupule juſqu'à un gros de ſel ſédatif de Homberg.

Dans cet état de la *Pulmonie*, où la fièvre eſt la plus ardente, le lait péſe, pour l'ordinaire, ſur

l'estomach, & les rapports qu'il occasionne, annoncent qu'il digère difficilement. Il est donc assez rare que l'on puisse en continuer l'usage ; mais les bouillons de poulets, de grenouilles n°. 18, de mou de veau n°. 17,&c. passent assez bien : on les emploiera simples, ou altérés par l'infusion des plantes analogues à la bourrache & à la chicorée.

Les farines cuites au bouillon, formeront de bons potages pour le dîner du malade. Il usera d'œufs frais de tems à autres ; il sera modéré sur l'usage des confitures, des (1) compotes ; & parmi les

(1) Je connois des Praticiens qui, dans ce cas, défendent les compotes & les confitures,

fruits, il choiſira ceux qui ſont doux & fondans, & dont l'uſage ne paroîtra pas augmenter la fièvre de l'après-midi, ni déterminer des rapports aigres, nidoreux & des vents.

La boiſſon de l'après-dîner ſera une diſſolution de gomme adragant, ou de gomme arabique, dans l'eau de bourrache, avec un peu de ſucre.

Un potage au lait, ou au bouillon, épaiſſi par les farines, dont nous avons déjà parlé, fera ſon ſoupé.

S'il eſt habituellement tour-

---

parce qu'ils leur ont reconnu une tendance marquée à la fermentation & à l'aceſcence.

menté d'inſomnies, deux heures après ce léger repas, il prendra en ſe mettant au lit, le julep n°. 25, en une ſeule doſe.

S'il n'y a pas de chaleur de poitrine, ou une trop grande diſpoſition à cet état, on placera ainſi les fébrifuges : on fera bouillir pendant quatre à cinq minutes, dans un demi-ſeptier d'eau de rivière, deux gros de quinquina choiſi; on y ajoutera alors huit ou dix fleurs de camomille romaine, ou deux pincées de ſommités de marrube blanc; on en fera deux taſſes à donner l'une à ſept, l'autre à dix heures du matin, tems où la fièvre eſt dans ſa rémiſſion. On peut auſſi donner le quinquina

en ſubſtance, mais uni à un inciſif choiſi & doſé ſuivant les circonſtances.

Il ne faut pas négliger lès fumigations aqueuſes & émollientes, plus praticables, plus ſûres, & toujours plus avantageuſes que les fumigations ſèches, faites avec les réſines & les baumes; ſupérieures même à celles de l'eſprit de vin, conſeillées par quelques Auteurs.

On choiſit pour cette opération une caffetière de fayence, pouvant contenir deux pintes d'eau. On y met une ou deux ſortes de plantes émollientes, comme mauve, guimauve, mollêne, tuſſilage, poirée, laitue, avec

avec autant de plantes réſolutives, comme ſureau, mélilot, camomille, roſe rouge, lierre terreſtre. On verſe dans un vaſe ces infuſions bouillantes, dont le malade hume le plus de vapeurs qu'il lui eſt poſſible.

On aura ſoin d'entretenir, en été, dans la chambre du malade un air tempéré, & modérément humide; un air trop chaud produit ſéchereſſe, difficulté de reſpirer, ardeur de poitrine; il donne aux crachats trop de tenacité. Si donc l'air de la chambre eſt trop ſec, on placera à des diſtances convenables, des baquets remplis d'eau fraîche.

Je n'ai pas, à l'égard de l'exer-

cice & des diſpoſitions morales, d'autres conſeils à donner que ceux qui ont été déjà expoſés dans le traitement du premier degré.

Les frictions sèches faites ſur les jambes, avec des flanelles ou des broſſes d'angleterre, m'ont paru généralement produire un effet très-ſalutaire dans le premier & le ſecond période de la *Pulmonie*, en rappellant le ſang & les humeurs du centre aux extrémités. C'eſt encore ici le cas des bains de pieds, qui ont été conſeillés dans le premier degré.

C'eſt un fait confirmé par l'expérience de nombre de Praticiens, que dans les grandes chaleurs de

l'été, les poitrinaires ſe trouvent bien de faire une petite méridienne après le dîner.

Le *Pulmonique* eſt arrivé au *dernier période* de ſa maladie : les tubercules ont *travaillé ;* ils ſont ouverts ; les crachats ſont purulens ; la poitrine ſe couvre de ſueurs toutes les nuits ; il ſurvient même de la diarrhée ; la maigreur eſt extrême ; cependant l'expectoration devenue plus libre, rend plus facile le mouvement alternatif de la reſpiration, & le malade un peu ſoulagé, conçoit de l'eſpérance. Heureux s'il étoit plus fondé dans ſon eſpoir !

Quoi que l'on ſoit le plus ſou-

vent obligé de ſuſpendre l'uſage du lait dans le ſecond degré, ainſi que je l'ai obſervé, à cauſe de l'ardeur exceſſive qui tourmente alors les malades ; néanmoins cette difficulté ne ſubſiſte pas toujours juſqu'à la fin de la maladie, & l'on voit des *Phtiſiques* qui le ſupportent encore au troiſième période : mais il convient alors de le combiner de manière à ce qu'il procure de plus grands avantages que s'il étoit pur. On le donnera donc coupé avec l'infuſion des plantes aromatiques, ou bien on mêlera quatre onces d'eau de chaux, avec le double de lait édulcoré par le ſucre candi, pour une doſe que l'on réitérera deux ou

trois fois dans la journée. Comme l'on ne sauroit trop multiplier les boissons adoucissantes, il sera bon de donner dans les intervalles, deux ou trois des bouillons béchiques, n°. 17; si les crachats sont visqueux, pour rompre leur ténacité, on donnera dans la journée, deux ou trois verres de la composition n°. 26, si les malades ressentoient une grande sécheresse à la gorge, on y remédieroit par les tablettes, n°. 27, les boissons émollientes que j'ai déjà indiquées, & par les fumigations du même genre.

Ainsi le traitement & le régime convenables dans cet état fâcheux, diffèrent peu de ceux que j'ai

conſeillé pour le deuxième degré. J'ajouterai au ſujet du quinquina, qu'il eſt particulièrement indiqué ici, pour altérer & corriger la diathèſe putride des humeurs, produite par la réſorbſion des matières purulentes; & pour ſoutenir le tòn de l'eſtomach, & celui de la fibre qui tombe dans l'affaiſſement; mais ce remède doit être donné à des doſes foibles & ſouvent répétées. On peut ſe ſervir avec ſuccès du quinquina acidulé avec les gouttes anodynes d'Hoffman, pour s'oppoſer à la putreſcence des humeurs. Morton conſeille dans les cas de diarrhée, de mêler le quinquina avec partie égale de *diaſcordium*, & de don-

ner chaque jour, à diverſes repriſes, un gros de ce mêlange. Par l'uſage de ce remède, je crois avoir prolongé pendant pluſieurs années la vie de quatre poitrinaires, qui étoient prêts à ſuccomber quand ils en ont commencé l'uſage.

A ce degré la ſaignée eſt dangereuſe, & ſi on ſe la permet quelquefois, c'eſt dans le cas d'accidens graves, comme une hémorrhagie, qu'il faut néceſſairement réprimer par une dérivation prompte.

Enfin, comme la diarrhée qui ſurvient ordinairement à ce période, en paroiſſant diminuer l'oppreſſion, ne laiſſe pas d'augmen-

ter de plus en plus l'épuiſement du malade, il eſt eſſentiel de chercher à modérer l'abondance de cette évacuation, en évitant toutefois les moyens capables de la ſupprimer tout à-coup : le ſyrop d'ortie, ou celui de grande conſoude dans l'eau de riz, produira, à cet égard, l'effet deſiré. Si la diarrhée eſt accompagnée d'ardeur à la poitrine, ou aux entrailles, on acidulera légèrement cette boiſſon avec l'acide nitreux. Je préfère cet acide à l'élixir de vitriol, recommandé par quelques Auteurs, parce qu'à ſa qualité aſtringente, le premier réunit une vertu rafraîchiſſante & diurétique, indiquée dans cette

circonſtance. L'eſprit de ſel dulcifié pourroit y être ſubſtitué avec d'autant plus d'avantage, que l'acide eſt réellement adouci par l'eſprit de vin qu'on y a combiné.

Il ne ſuffit pas d'adoucir, d'inciſer, de calmer, dans une circonſtance où l'exulcération du poumon doit inſpirer les plus vives allarmes : il eſt encore important d'employer les déterſifs avec prudence, & de s'occuper ſpécialement de la cure radicale de l'ulcère. Les remèdes que je préfère, ſont l'eau de chaux, n°. 3, les pilules de Morton, n°. 22, les pilules de térébenthine, n°. 10, les fumigations vulnéraires, n°. 28.

A tous ces moyens, que la diète

& la Pharmacie nous présentent, on peut joindre d'autres secours tirés des opérations de la Chirurgie.

Un cautère est ici de la plus urgente nécessité: on le pratiquera assez grand, pour qu'il puisse contenir plusieurs pois d'iris.

Un célèbre Médecin d'Italie, propose de chercher à s'assurer par des moyens rationels, du lieu où est situé l'ulcère dans le poumon; d'y pratiquer un incision; d'y faire des injections vulnéraires & détersives, & d'y introduire des tentes. (1) Son conseil, que

(1) *Phtisis ab ulcere pulmonum, vulgò pro incurabili derelinquitur, eo quia, ut aiunt, tale ulcus internum est & occultum, nec ut*

l'on pourroit ſuivre dans quelques circonſtances, malgré les difficultés qu'il préſente dans l'exécution, a eu pour baſe une obſervation curieuſe, dont l'Hiſtoire Chirurgicale, nous a depuis fourni d'au-

---

alia ulcera mundificari, & à pure abſtergi poteſt; ſed quare non id agunt Medici ut inveſtigent ulceris ſitum, eoque detecto ſectionem inter coſtas inſtituant, ut medicamenta introduci poſſint, rationem ſanè non agnoſco? Elapſo ſeptennio cùm eſſem Patavii, vir quidam accepit vulnus in dextrâ thoracis parte ad pulmonem uſque penetrans; quod vulneris genus quamvis lethale ſit, Chirurgus tamèn ſolertiſſimus ſectionem inter coſtas fecit per longitudinem ferè ſex digitorum, ut ſitum vulnerati pulmonis detegeret; eo igitur detecto per vulneraria ſiringationibus, & turundulis introducta, elapſis duobus menſibus perfectè cicatriſavit. » Vid. BAGLIVI, lib. II, pag. 229.

tres exemples. Je vais rapporter ſucceſſivement quelques-uns de ces faits, qui ajoutent à nos connoiſſances ſur l'hiſtoire & la cure de la *Pulmonie* :

Un Chirurgien très-habile, appellé pour une bleſſure pénétrante dans la poitrine, bleſſure qui avoit endommagé le poumon, voyant que la mort de ſon malade étoit certaine, imagina de faire, dans l'intervalle des côtes, une ſection de la longueur de ſix travers de doigts, & de panſer la plaie méthodiquement : cette opération hardie réuſſit complettement.

On voit dans Fabrice de Hilden, qu'une partie du poumon

qui ſortoit par une plaie faite à la poitrine, fut coupée avec un fer chaud, & qu'enſuite le malade guérit parfaitement. *Vid. Guliem. Fabric. Hildan. op. Francof. 1646.*

De Blégny rapporte que le fils de M. de la Genevraye, Gentilhomme d'une très-grande conſidération, reçut en 1670, un coup d'épée dans la poitrine, entre la quatrième & la cinquième des vraies côtes, au-deſſous & à côté du teton; que la plaie fut panſée méthodiquement, & cicatriſée; & qu'au moyen des évacuations purulentes qui ſe firent par cette plaie, le jeune de la Genevraye, qui étoit *Pulmonique* déſeſpéré, recouvra entièrement

la ſanté. *Voy. de Blégny, Nouv. Découv. ſur toutes les part. de la Médecine, Paris, 1679, in-12.*

Il paroît évident, par l'expoſé de ces faits, que les ulcères du poumon ne ſont pas toujours auſſi incurables qu'on le penſe : il eſt vrai que l'ulcère du poumon, qui eſt formé au troiſième degré de la *Pulmonie*, eſt plus dangereux que les ulcères produits tout-à-coup par une cauſe externe, par rapport à la dégénéreſcence des humeurs, à leur acrimonie, & à l'affoibliſſement univerſel du malade.

Qu'il me ſoit encore permis de rapporter une obſervation propre

à confirmer l'utilité du régime & celle du traitement que j'ai proposé pour le troisième degré.

Une demoiselle de trente-trois à trente-quatre ans, d'une constitution foible & délicate, étoit attaquée depuis dix-huit mois de la Phtisie. Pendant ce tems, elle avoit pris successivement les conseils de plusieurs Chirurgiens qui avoient fini par l'abandonner. Depuis deux mois le poumon s'étoit ulcéré, elle crachoit une grande quantité de pus mêlé de sang. Alors on me manda. Je trouvai la malade dans un état de maigreur extrême ; tourmentée d'une insomnie presque perpétuelle ; avec de la diarrhée, des crachats pu-

rulens & teints de ſang, des ſueurs nocturnes, principalement à la région de la poitrine, & une gêne conſidérable dans la reſpiration.

Auſſitôt, je fis ouvrir au bras un cautère aſſez large pour contenir deux pois d'iris, & mis le malade à la diète blanche & au bouillon de limaçons & de grenouilles pour tout aliment; (elle prenoit deux de ces bouillons par jour) les quatre premiers jours, elle prit toutes les heures, quelques cuillerées de la décoction blanche de Sydenham.

Sa ptiſane étoit de l'eau de riz, avec du ſucre candi, ou du ſucre roſat.

Elle prit pendant huit jours, le

le ſoir avant de ſe mettre au lit, quatre onces d'eau de riz édulcoré avec deux gros de ſucre, & acidulé agréablement avec l'acide nitreux.

Je lui preſcrivis par jour ſix pilules de térébenthine, n°. 10, dont deux le matin, deux à midi & deux le ſoir.

Elle coupoit de tems à autre, ſon lait avec de l'eau de chaux, & prenoit de deux jours l'un, demi-gros de quinquina en pilules, du poids de dix grains.

Les accidens diminuèrent par degrés, néanmoins elle continua ce traitement pendant trois mois; enſuite elle partit pour la campagne où elle prit matin & ſoir ſeu-

lement, le lait de vache coupé avec l'eau d'orge perlé & le ſucre candi.

Ces moyens ont ſuffi pour lui rendre la ſanté : elle continue de vivre dans cet heureux état depuis plus de deux ans.

COMPLICATIONS LES PLUS ORDINAIRES DE LA PULMONIE.

LA *Pulmonie* ſe trouve aſſez communément compliquée avec diverſes maladies, entr'autres l'aſthme, le catarrhe, les vices ſcrophuleux, rachitique, vénérien, ſcorbutique, & les vapeurs. Cha-

cune de ces complications a des ſignes particuliers, à raiſon de la cauſe complicante, & elle exige, ou un traitement différent, ou du moins des modifications dans le traitement.

De la Pulmonie compliquée avec l'Aſthme & le Catarrhe.

L'aſthme eſt de deux ſortes; ou ſec, ou humide. Le ſec, ou convulſif, tient à l'irritation des nerfs propres aux organes de la reſpiration, & cette irritation peut être accompagnée de phlogoſe, ſerrement de poitrine, & engorgement, ou avoir lieu ſans aucune de ces circonſtances. L'humide

eſt produit par un ſuintement pituiteux, ou un engorgement glaireux habituel de la membrane des bronches, ou du poumon, & c'eſt là véritablement le catarrhe chronique. L'oppreſſion, la difficulté de reſpirer ont lieu dans ces deux maladies; mais il n'y a pas d'excrétion pectorale notable, dans le premier; tandis que l'expectoration abondante de glaires de différentes couleurs & denſités caractériſe le ſecond.

Les anodyns, les rafraîchiſſans, les émulſifs, les farineux, les acidules même, les mucilagineux fades ou ſucrés pris en boiſſon, en lavement, en opiats, en tablettes, &c. conviennent dans

la *Pulmonie* compliquée avec l'aſthme ſec.

Si l'aſthme humide eſt joint à la *Pulmonie*, il faut des béchiques inciſifs, par exemple les eaux ſulphureuſes naturelles ou imitées, celles de Cauteretz, de Bonnes, ou autres, le baume de ſoufre à doſe modérée. Le ſénéca ou polygala de Virginie convient dans cette circonſtance plus que dans toute autre complication de la *Pulmonie ;* ou l'emploie dans la proportion d'une once pour une chopine de décoction, dont on fait prendre deux onces toutes les heures.



De la Pulmonie compliquée avec le virus Scrophuleux.

Il eſt d'autant plus ordinaire de voir la complication de la *Pulmonie* avec les écrouelles, que cette dernière maladie ſeule ſuffit pour engendrer la première. En effet le caractère de l'affection ſcrophuleuſe eſt de gonfler & durcir les glandes, ſurtout les lymphatiques ou conglobées; or, on ſait que ces glandes occupent non-ſeulement les parties latérales du col, mais qu'elles ſont encore ſituées dans la poitrine & au bas-ventre, le long des gros vaiſſeaux. Elles pénètrent même le tiſſu du poumon dans la pre-

mière, & l'interſtice des lames du méſentère, dans la ſeconde de ces cavités ; de-là vient que l'aſthme, la *Pulmonie*, le carreau, ſont ordinaires aux malades attaqués de ſcrophules.

Soit donc que la *Pulmonie* produite chez un ſujet, par toute autre cauſe, acquierre de l'intenſité par la qualité ſcrophuleuſe des ſucs qui abreuvent l'organe de la reſpiration, ou qu'elle ſoit uniquement l'effet des ſcrophules; on la nomme communément *Pulmonie Scrophuleuſe.* Cependant, quand il y aura un caractère capable de faire diſtinguer parfaitement l'une & l'autre de ces deux circonſtances, il ſera plus natu-

rel de les désigner, l'une par le nom de *Pulmonie compliquée de scrophules*, l'autre par celui de *Pulmonie scrophuleuse*. Au reste, ce caractère tient à un concours si variable de circonstances, qu'il est impossible de rien établir de fixe dans un traité général sur cette matière.

Quoi qu'il en soit, on peut regarder comme très-difficile la cure de la complication dont il s'agit. L'affection scrophuleuse est presque toujours fort ancienne & trop inhérente à l'individu, pour que l'on réussisse à la détruire, surtout quand elle complique une maladie déjà grave par sa nature, & qui contre-indique les fondans mercuriaux,

mercuriaux, ſalins, ſavonneux, antimoniaux, qui opèrent quelquefois avantageuſement dans le cas d'écrouelles ſimples. Il eſt plus ſage alors de ſuivre uniquement les indications que préſente l'état actuel de débilité, phlogoſe, éréthiſme, &c. de la poitrine.

Dans la *Pulmonie*, dite ſcrophuleuſe, la phlogoſe & l'éréthiſme ne ſe rencontrent tout au plus que paſſé le premier degré. Les fondans dont je viens de parler, conviennent ici. Les eaux de Bonnes, de Cauterets, du Mont d'Or, celles même de Montmorency; les préparations de ſoufre; le fondant de Rotrou; les pilules de ciguë; l'aquila alba; le vin

ou le ſyrop anti-ſcorbutique ſont indiqués ; ils peuvent procurer beaucoup de ſoulagement au malade, & je les conſeillerois en ce cas avec la plus grande confiance.

De la Pulmonie compliquée avec le rachitis, ou la noueure.

Cette affreuſe maladie, dont l'effet eſt de nuire à la bonne conformation des os, étrécit ordinairement la capacité du thorax à tel point, que les poumons n'y peuvent prendre de l'accroiſſement que d'une manière très-difficile. Les perſonnes qui en ſont affectées, peuvent bien ne pas éprouver toutes les ſymptômes de la *Phtiſie Pulmonaire ;* mais

personne ne disconviendra qu'elles y sont très-exposées, & l'expérience en fait foi.

Ce n'est pas quand le premier degré est passé, qu'il faut espérer une guérison radicale. L'art de guérir employé à tems & bien dirigé, peut tout au plus éloigner l'accident fatal, & mettre les rachitiques dans le cas d'éprouver plus tard les langueurs de la *Pulmonie*.

Un air pur & modérément vif; une grande sobriété; un régime très-doux, la diète blanche surtout; un exercice en plein air qui mette tout le corps en mouvement; l'équitation; la liberté habituelle du ventre; voilà succintement les

précautions au moyen desquelles plusieurs personnes très-incommodées des effets du rachitis, ont étendu leur carrière au-delà du terme ordinaire à ceux qui négligent les mêmes secours.

De la Pulmonie compliquée avec le virus vénérien.

Si une personne dont la poitrine est foible, a été attaquée de la maladie vénérienne; si elle n'en a pas été entièrement guérie; s'il a reparu des symptômes après le traitement; s'il y en a d'actuels, comme des migraines fréquentes & opiniâtres, des ophtalmies rebelles, des douleurs dans les os, des ulcères, des excroissances, des

tumeurs, des ſuintemens d'un caractére ſuſpect ; il n'y a pas à héſiter : on prononce que la *Pulmonie* eſt compliquée avec le mal vénérien.

Dans ce cas, le traitement commence par l'ouverture d'un cautère ; on emploie enſuite les mercuriaux ſous la forme, à des doſes & avec des précautions relatives au degré de la *Pulmonie*, & aux forces du ſujet. Les mercuriaux corroſifs exigent la plus grande circonſpection, & il faut ſurtout ici ſe défier des remèdes d'Empiriques prônés par un amour indiſcret de la nouveauté, une préſomption aveugle, & vendus par l'ignorance ou la cupidité.

De la Pulmonie compliquée avec le Scorbut.

L'apparition fréquente & momentanée de pustules répandues sur la peau, à la manière du millet ; des taches bleuâtres, principalement aux jambes ; le crachotement abondant, surtout le matin, avec expectoration d'un phlegme salé, fourni par les amygdales ; les gencives mollasses, gonflées, bleuâtres, saignantes, quelquefois avec exulcération & érosion ; les lassitudes spontanées en se levant ; les taches livides & violettes sur l'habitude du corps. Tels sont les symptômes de la complication dont il s'agit.

Les moyens qui conviennent sont les béchiques adoucissans & incrassans, & les anti-scorbutiques cresson, bécabunga, cochléaria, bourgeons de sapin, &c.

L'expérience a appris que le lait n'est pas aussi salutaire dans la complication du scorbut avec la *Pulmonie*, que dans les autres cas. On a éprouvé de salutaires effets du jus de navets, n°. 29, mêlé au suc de cresson.

De la Pulmonie compliquée avec les vapeurs.

L'affection vaporeuse se manifeste par le trouble des sensations & des idées, par une variété indéfinie de mouvemens extraordinai-

res, imprévus, irréguliers; phénomènes ſouvent ſi bizarres, qu'il eſt impoſſible au génie le plus exercé d'en donner une raiſon tant ſoit peu ſatisfaiſante.

Il exiſte cependant des cauſes générales d'après leſquelles on peut claſſer les affections de ce genre. Les unes dépendent uniquement des paſſions de l'ame : d'autres dérivent ſeulement des affections du corps; celles-ci ont leur ſiége dans le ſyſtême nerveux en général, indépendamment d'aucune léſion des organes; ou bien elles ſont l'effet de quelque maladie des viſcères.

Les accès vaporeux produiſent des ſecouſſes aſſez vives pour ag-

graver la *Pulmonie*, quand ils la compliquent, & mériter par-là, une attention particulière. Je vais donc examiner quels ſont les ſignes qui indiquent cette maladie, & quels peuvent être les moyens curatifs.

On reconnoît les vapeurs venant du moral affecté, au caractère, au penchant du malade ; au degré de ſenſibilité dont ſon ame eſt ſuſceptible, à la nature des chocs qu'elle a pu ſubir ; au rapport de ces cauſes avec l'origine du mal vaporeux ; à l'abſence des ſymptômes tenant aux léſions du corps ; à l'antériorité des premiers ſur les autres, s'il en eſt ſurvenu ; à l'enſemble de ces circonſtances.

C'eſt dans la morale qu'il faut puiſer des reſſources contre ce genre de vapeurs. On ſondera les diſpoſitions d'eſprit ou du cœur, innées ou adventices chez le malade ; on éloignera de ſa vue, de ſa penſée, les objets qui l'attriſtent ; on établira un concours de moyens propres à modifier, rectifier, diſſiper les idées qui troublent le calme de ſon eſprit. Tel eſt le plan général de conduite à tenir dans la complication dont il s'agit. Je ne fixerai ici aucun cas particulier, parce que l'on obſerve à cet égard une grande variété dans les ſymptômes, & que d'ailleurs chaque circonſtance préſente des reſſources dont, avec un eſprit

juste, on pourra tirer avantage. L'histoire suivante prouvera, & l'action des causes morales sur le poumon, & l'utilité des secours moraux dans cette maladie.

Une jeune demoiselle, sur le point d'épouser un Officier qu'elle aimoit éperduement, en fut tout-à-coup séparée par des ordres du Ministère, qui dans la guerre de 1756, obligèrent son amant de rejoindre l'armée. Le tumulte du camp, les fatigues de la guerre parurent lui faire oublier son amante, ou du moins refroidir excessivement son amour. La jeune personne en conçut un un chagrin très-amer, & tomba dans la plus profonde mélan-

colie. Bientôt les premiers ſymptômes de la *Pulmonie* commencent à ſe faire ſentir. Dix-huit mois s'écoulent : le mal s'accroît & parvient juſqu'au dernier degré. Depuis ſix ſemaines que duroit cet état fâcheux, ſon Médecin (de qui je tiens le ſujet de cette obſervation) avoit inutilement épuiſé toutes les reſſources de l'art ; il s'attendoit à la voir ſuccomber inceſſamment. Mais il ſurvient des nouvelles très-flatteuſes, on lui fait concevoir l'eſpérance de lui faire épouſer celui qu'elle aime., dès qu'elle aura recouvré la ſanté. Qu'elle révolution étonnante ! L'eſpoir la ranime, la joie rappelle ſes forces

épuiſées, les ſymptômes de *Pulmonie* diminuent, les évacuations menſtruelles reparoïſſent, la ſanté ſe rétablit en peu de jours, comme par enchantement. Enfin la convaleſcente voit l'objet de ſes vœux, l'union ſe décide, ſe conclud ; elle devient mere de pluſieurs enfans & continue de jouir d'une ſanté parfaite.

Si la perſonne en qui l'on a à combattre des accidens vaporeux, eſt pourvue d'une ſenſibilité, d'une mobilité exquiſes ; ſi la maladie affecte un type périodique ; s'il y a une ſorte de ſpontanéité dans l'invaſion, comme dans la terminaiſon de l'accès ; ſi les accidens occupent toute la machine, ou s'ils ne ſe

font remarquer que ſucceſſivement & indifféremment dans les diverſes parties du corps; ſi aucune de ces parties ne paroît eſſentiellement lézée; ou s'il exiſte une léſion quelconque, mais poſtérieure aux ſymptômes généraux; on pourra regarder ces vapeurs comme purement *nerveuſes.*

Les ſymptômes différens de l'affection nerveuſe, ont fait connoître qu'elle peut réſulter de deux états oppoſés, l'éréthiſme & l'atonie. La ſaignée du bras, les fomentations, les bains, le petit lait, les opiatiques conviennent à la première eſpèce. On remédie à la ſeconde, par l'emploi bien di-

rigé des frictions sèches, du mouvement, de la musique ; par l'usage des toniques, des roboratifs, des fétides, des analeptiques.

La lésion des différens viscères donne lieu aux vapeurs que l'on peut distinguer en trois classes, relativement aux divers départemens qu'elle occupe. L'engorgement catarrheux, sanguin, inflammatoire ; le transport d'un principe âcre, aux membranes des sinus du crâne, au péricrâne, aux méninges, ont leurs symptômes vaporeux. La poitrine engorgée, remplie de tubercules, ulcérée, a les siens. Enfin l'état maladif de l'estomach, du foie, de la rate, des organes de la génération, donne origine aux ac-

cidens de ce même genre, les plus nombreux & les plus bizarres.

Les affections paſſagères de la tête, ſeroïent inſuffiſantes pour produire des ſymptômes vaporeux; mais leurs cauſes les plus ordinaires ſont, ou des maux de tête continus, habituels, que l'on nomme *céphalée;* ou des douleurs périodiques d'une partie ſeulement, (on leur donne le nom de *migraine;*) ou des douleurs, ſoit continues, ſoit périodiques, dans une étendue fixe & très-bornée de la tête, (on les connoît ſous le nom de *clou.*) On peut y joindre la préſence des vers dans les ſinus du crâne, la carie du labyrinthe de l'oreille, les oſſifications

Quand

aux méninges, les exoſtoſes, &c.

Quand on s'eſt aſſuré de l'idiopathie des douleurs de têté, par leur opiniâtreté malgré l'état ſain des autres parties ; s'il y a, par exemple, éternuement fréquent, vertiges, peſanteur de la tête, aſſoupiſſement, inſomnie, douleurs lancinantes dans les yeux, dans les oreilles ; ſi les veines du front & de la face ſont gonflées & ſaillantes ; ſi quelqu'excrétion habituelle de la tête a été ſupprimée, ... on peut regarder cette partie comme le ſiége de la maladie.

Je n'ai parlé des vapeurs dont le principe eſt dans la tête, que pour completer cette eſquiſſe de la maladie vaporeuſe compliquée

avec la *Pulmonie;* car rarement les *Pulmoniques* ſe plaignent de la tête, qui même n'eſt pas auſſi affectée des quintes de toux redoublées, qu'on le voit dans le rhume ſimple & le catarrhe.

La maladie vaporeuſe, dont le ſiége eſt dans la poitrine, trouble fréquemment les ſenſations & les idées. Les *Pulmoniques* ſont quelquefois gais, le plus ſouvent taciturnes & rêveurs; le moment du déſeſpoir, & celui de l'eſpérance ſe touchent dans leur eſprit; leur averſion & leur confiance ſont également extrêmes & déraiſonnables. Il n'y a qu'un inſtant entre l'appétit vorace & le dégoût. Ils veulent, ils ne veulent plus, & dans la très-grande difficulté de

rien trouver qui ſoit capable de les ſatisfaire, ils s'exhalent en regrets ſuperflus, ou ſe conſument en deſirs vains, dont le plus ſouvent, l'exécution eſt une chimère (1).

Cette complication ne pouvant ceſſer qu'avec la cauſe qui la produit, il eſt évident qu'elle n'exige point d'autre traitement que celui de la *Pulmonie* elle-même.

Un *Pulmonique* peut être agité de vapeurs dues à l'irritation des plexus nerveux du bas-ventre, à raiſon de l'état des viſcères phlo-

(1) Cet enſemble d'irrégularité, d'inconſtance, de variabilité dans l'humeur, les vouloirs, &c. forme cette *altération de la phantaiſie*, que je regarderois volontiers comme *la caractériſtique morale de la Pulmonie.*

goſés, engorgés, diſtendus, comprimés. Les ſymptômes propres à l'affection principale, décéleront l'origine de la maladie, & guideront dans la cure. La conduite à tenir eſt réglée par l'état, l'intenſité, l'ancienneté de la cauſe, & par ce qui reſte de forces: ainſi on délaye, on adoucit, on calme, on dégorge, on évacue; en un mot, on attaque la complication auſſi puiſſamment que la *Pulmonie* elle-même, qui ne peut que s'aggraver tant que celle-là ſubſiſtera. Néanmoins l'état de la poitrine exige une circonſpection particulière dans le choix des moyens. Le nombre, le lieu des ſaignées, la différence des fondans méritent des

égards. On emploiera avec réſerve les bains, (parce qu'ils refoulent le ſang à la poitrine,) ainſi que les martiaux, les ſtibiés, les alkalins, les fétides; & on leur cherchera dans les béchiques, les émulſifs, les acidules même, des correctifs convenables.

C'eſt dans la complication de la *Pulmonie* avec les vapeurs, que l'empiriſme vain & aveugle, eſt ſurtout à redouter: & ſi une médecine tranquille, patiente, ingénieuſe, clairvoyante, *rationelle*, eſt inſuffiſante contre des ennemis conjurés, le malade qui n'en ſera pas guéri, ſera du moins plus humainement traité.

Le tableau de la *Pulmonie*,

m'auroit paru incomplet, ſi je n'y avois joint celui des complications ordinaires. Je n'ai pas la prétention de croire qu'avec mon ouvrage, les malades puiſſent déſormais ſe traiter eux-mêmes ; la pratique offre journellement une infinité de cas différens de ceux que j'ai décrit, & tels, qu'il faut un œil exercé pour débrouiller ce cahos, & guider dans une route obſcurcie par le nuage des complications & des doutes. C'eſt cependant à l'utilité des malades que j'ai conſacré ce Livre ; ils y trouveront tous les ſignes de leur maladie, avec les moyens propres à éloigner les atteintes, & à mitiger les premiers ſymptômes de

la *Pulmonie ;* enfin ils en retireront l'avantage d'entrer parfaitement dans les vues du Médecin, d'exécuter plus ponctuellement ſes ordonnances, & d'acquérir une docilité ſalutaire & trop rare dans cette maladie.



MOYENS *CURATIFS* DE LA PULMONIE.

C'EST pour ménager l'attention des Lecteurs, & ne point interrompre mes descriptions, que je me suis décidé à réunir dans un précis succinct, tout ce qui concerne les moyens curatifs de la *Pulmonie.* Je touche au moment de remplir cet engagement, que j'ai contracté avec moi-même dans le cours de cet Ouvrage. Je décrirai donc premièrement les remèdes dont

dont j'ai parlé à l'article de la méthode curative ; je raſſemblerai enſuite ſous le titre de Moyens Empiriques, ceux dont le mérite eſt moins reconnu, & qui néanmoins ont joui de quelque célébrité.

1. *Anti-Hectique de la Poterie* (1).

2. *Le Mercure.*

3. *Eau de chaux.*

L'eau de chaux ſe fait par l'affuſion de dix livres d'eau ſur une livre de chaux vive. On laiſſe

(1) Les articles qui n'auront pas ici leur deſcription, ſeront traités à l'appendice, où je réunis ce qui concerne les remèdes empyriques.

paſſer le tems de l'effervefcence, & dépoſer les parties les plus groſſières; cette double opération demande ordinairement 24 heures. Alors on décante la liqueur qui surnage, & on l'enferme dans des flacons bien bouchés, afin que l'air n'y ayant point d'accès, il ne ſe faſſe aucun dépôt. Malgré ces précautions, l'eau de chaux ne peut, ſans perdre beaucoup de ſes vertus, être gardée plus de trois mois.

On ne doit point faire prendre aux malades de l'eau de chaux pure, elle cautériſeroit leur goſier & leur eſtomach; mais on peut la mêler avec le double de lait, ou d'une ptiſane adouciſſante appropriée. On peut pren-

dre par jour, depuis trois juſqu'à ſix onçes d'eau de chaux. Ce remède eſt très-propre à déterger les ulcères putrides & invétérés du poumon, & j'en ai vu de merveilleux effets.

4. *Eaux du Mont d'Or.*

Les eaux du Mont d'Or ont leur ſource dans l'Auvergne, à 7 lieues de Clermont. Elles ſont thermales, & ont un goût gazeux, bitumineux & ſulphureux, qu'elles perdent en refroidiſſant.

On boit dans la journée, depuis une chopine juſqu'à deux pintes de ces eaux.

Leurs effets ſont de relâcher le tiſſu de la peau, de faciliter la

tranſpiration, de déterger les vieux ulcères, de rétablir la force & la chaleur dans les parties affoiblies par quelqu'accident, & dans toute l'habitude du corps; ce qui peut les rendre propres à la *Pulmonie*, & à beaucoup de maladies chroniques.

5. *Les Eaux de Bonnes.*

Ces eaux ſe trouvent dans le Béarn, à ſept lieues de Pau.

Elles différent peu des précédentes, tant à raiſon de leurs qualités, (elles ſont tiédes, ont une odeur d'œuf couvis, ſont huileuſes, ſavonneuſes & ſpiritueuſes,) qu'eû égard à leurs propriétés médicinales.

Les eaux de Bonnes dégagent la poitrine, en portant à la peau, en augmentant la ſécrétion des reins, en facilitant la tranſpiration du poumon, & en procurant d'abondantes évacuations par la trachée-artère; de-là vient leur efficacité dans les abſcès au poumon. Des ſuccès multipliés ont enhardi à les employer dans les vraies *Phtiſies Pulmonaires*, où elles ont réuſſi, même dans le dernier période. On fera ſagement de couper ces eaux avec le lait, elles en feront plus adouciſſantes.

6. *Les Eaux de Cauteretz.*

Cauteretz eſt un village ſitué

dant cette partie des Monts Pyrénées, qui eſt dans la Province de Bigorre, à ſept lieues de Baréges.

Les eaux de Cauteretz ſont thermales & aſſez ſemblables aux eaux du Mont d'Or & à celles de Bonnes, quoi qu'inférieures en vertus (1).

7. *Les Bains de terre.*

8. *Eau de Goudron.*

9. *Quinquina.*

On fait ſubir au quinquina diverſes préparations. Tantôt on

(1) Voyez GOULIN, Dict. de Mat. Medic.

l'administre en substance sous la forme opiatique; tantôt dans l'état d'extrait-sec, sous la dénomination impropre de sel essentiel de la Garaye; on en fait encore un vin ou un syrop. On peut consulter les pharmacopées sur la composition de ces diverses préparations de quinquina.

Torti fait l'éloge le plus complet du quinquina contre la *Pulmonie*, mais lorsqu'il n'y a point encore de consomption, & que chaque accès de fièvre est précédé de frissons; il dit avoir guéri plusieurs personnes de la *Phtisie* par ce seul moyen (1). Morton est

(1) Vid. Torti, lib. V. cap. V. pag. 492.

du même avis. Enfin Van-Swieten s'explique ainsi : « *Tentavi ipse in Phtisi incipiente peruviani corticis usum, nec pœnituit. In summæ prosapiæ virgine, quæ absque hæmoptoë prægressâ, tussi molestâ, febre lentâ sensim emaciabatur, corticem dedi, variâ sub formâ, ac diù; & licèt vires satis prostratæ essent, purulenta expuerit, ipsa thoracis conformatio satis vitiosa esset, tamen perfectissimè convaluit* (1).

Ce remède a eu beaucoup de réputation dans le cas dont il s'agit : mais ses principaux effets

(1) Vid. Van-Swieten. Comment. Aphor. Boerrhav. Tom. IV. §. 1209. pag. 83.

ſont, d'arrêter le cours de la fièvre, d'empêcher le progrès de la putridité, & par-là de prolonger pendant quelque tems la vie du malade.

10. *La Térébenthine.*

La térébenthine eſt un ſuc réſineux, d'un blanc jaunâtre, viſqueux, aromatique, ayant la conſiſtence d'une huile épaiſſie; il découle de différens arbres, tels que le ſapin, le térébinthe, le mélèze, &c. Ce ſuc s'épaiſſit en vieilliſſant, & quand on l'a fait cuire dans l'eau bouillante, il acquiert la propriété de devenir dur & caſſant; c'eſt en cet état que l'on peut l'employer contre la *Pulmonie.* Après l'avoir

fait cuire dans l'eau de gruau, l'eau d'orge ou l'infuſion de lierre terreſtre, ſelon les différentes indications; on y mêlera égale quantité de ſucre candi ou de ſucre roſat, pour en faire des pilules du poids de huit grains.

Ces pilules, ainſi compoſées, ſont à la fois balſamiques, adouciſſantes & apéritives : elles ſont très-utiles dans les cas d'incohérence entre les principes conſtitutifs du ſang auquel elles donnent de la conſiſtence.

On en peut prendre depuis quatre juſqu'à neuf par jour.



11. *Le Suc de Creſſon.*

12. *Le Sagou.*

Le Sagou n'eſt autre choſe que la fécule deſſéchée de la moële d'un arbre appellé *Palmier arec*, *Palma Japonica, Spinoſis Pediculis, Polypodii Folio.* On agite fortement cette eſpèce de ſubſtance farineuſe dans un mortier avec de l'eau ; il en réſulte une liqueur blanche, dont on retire la fécule appellée Sagou.

Le Sagou eſt un aliment doux, aſſez agréable & nourriſſant : il convient dans les fièvres hectiques, & ne fatigue pas l'eſtomach. Les poitrinaires en font

grand uſage en Angleterre. On en délaye deux gros dans une taſſe de bouillon chaud, remuant juſqu'à ce que les grains aient diſparu, & que le bouillòn ait pris une conſiſtence de crême.

Le Salep ou Salop, (racine préparée d'un *orchis*) réunit les mêmes propriètés, & s'emploie de la même manière.

13. *Le Sucre Roſat.*

Prenez une livre de ſucre très· blanc, & quatre onces d'eau de roſes double, faites cuire en conſiſtence d'un électuaire ſolide; puis verſez ſur du marbre frotté d'un peu d'huile, & faites-en des tablettes.

Avicennes veut que les poitrinaires mangent autant de ſucre que de pain (1). Il cite à cette occaſion, la guériſon d'une femme pulmonique & mourante, qui ne fut rappellée à la vie, que pour avoir mangé une quantité prodigieuſe de ſucre roſat. » *Tunc quidam frater ejus ſurrexit ad eam, curavit eam hac curâ tempore longo, & revixit & ſanata eſt, & impinguata eſt, & non eſt mihi poſſibile ut dicam ſummam ejus quod comedit de zucchoro roſato.* Ibid. pag. 661.

(1) » *Jubet comedere ſaccharum roſatum omni die, quantum poteſt, quamvis multum ſit, ita etiam ut cum pane.* » Vid. AVICEN. Canon. Medic. lib. III. fen. X. tract. V. cap. VI. p. 661.

Cardan dit avoir vu une jeune fille, dont le pere étoit mort de la poitrine, & qui étoit tellement travaillée de la Phtisie, qu'il l'avoit abandonnée, comme étant sans ressources, guérir parfaitement en prenant pour tout aliment de l'eau & du sucre : le matin seulement, elle buvoit quatre onces d'une décoction de queues & de pattes d'écrevisses dans de l'eau d'orge, à laquelle on ajoutoit deux gros de sucre rosat (1).

---

(1) Vid. CARDAN. de curat. admirand. curat. VIII. oper. tom. VII. pag. 254.

NICOLAUS PISO sic loquitur : » *Saccharum rosatum utile Phtisicis.* » Vid. cap. de phtisi. lib. 1.

RIVERIUS *novit Pharmacopæum quemdam*

14. *La conſerve de Roſes.*

Prenez une livre de boutons de roſes rouges avant qu'ils ſoient épanouis, ſéparez-en la partie blanche appellée onglets; faites-leur jetter un bouillon dans trois livres d'eau de rivière, réduiſez-les en pulpe dans un mortier de marbre; puis faites cuire avec deux livres de ſucre très-blanc, en conſiſtence d'électuaire; vous agiterez continuellement la conſerve avec un biſtortier.

La conſerve de roſes poſſéde

Phtiſicum qui ingentem ſacchari roſati ſibi ipſe præparabat, & quem perpetuò comedebat, & hoc ſolo remedio ſanatus eſt. » Vid. river. cap. de Phtiſi.

à un plus haut degré les vertus médicinales du ſucre roſat; elle doit cet avantage à une qualité aſtringente qui la rend préférable dans le cas de foibleſſe extrême & de diarrhée.

15. *Le Miel.*

On ſait que le miel eſt un ſuc muqueux, dont les abeilles vont pomper le principe dans le nectaire des fleurs, & qu'elles dépoſent enſuite dans les ruches, après l'avoir élaboré.

Le meilleur eſt celui qui eſt doux & en même tems odoriférent, un peu aromatique, d'un blanc légèrement jaunâtre, non liquide, mais grenu, ferme & ſi viſqueux,

visqueux, que lorsqu'on le touche du doigt, il s'y attache. Le miel vierge, recueilli dans le printems, est préférable.

Le miel vierge est pectoral, humectant, détersif; il facilite l'expectoration & la transpiration; il rétablit les forces, & tient le ventre libre.

16. *Diète Blanche.*

Le lait de femme, d'anesse, de vache, de chèvre, de jument, de brebis, &c.

Chacun de ces différens laits a des vertus qui lui sont particulières.

Le lait de femme (1) ſeroit préférable au lait des animaux, à raiſon de l'analogie plus grande avec notre conſtitution, ſi l'on pouvoit compter, 1°. ſur la ſanté de la nourrice, 2°. ſur ſa ſobriété, 3°. ſur la modération de ſes paſſions: Au défaut d'une nourrice pourvue de toutes ces qualités, on doit avoir recours au lait d'aneſſe, ou à celui de vache. Le premier eſt moins épais, il ſurcharge moins l'eſtomach; mais ſi l'on ne peut s'en procurer, on

(1) On boira le lait de femme au mammelon même de la nourrice; mais à des diſtances aſſez éloignées de ſes repas, pour qu'elle ait le tems de bien élaborer ſes alimens, & de faire une bonne chylification.

coupera le lait de vache avec un tiers d'eau d'orge, de lierre terreſtre ou de gruau, ſuivant les circonſtances; on y mêlera du ſucre. Il eſt bon de prendre le lait chaud, & ſortant des mamelles de l'animal, pour ne point laiſſer diſſiper par le refroidiſſement, un principe balſamique-animal, qui ajoute à ſes qualités.

Le lait de chèvre, de jument, de brebis, &c. eſt très-inférieur au lait de femme, d'aneſſe & de vache.

On rend à ſon gré le lait des animaux médicamenteux; tout l'artifice conſiſte à les nourrir avec des plantes ou des ſubſtances pourvues des vertus que l'on recher-

che. Ainſi les perſonnes qui prennent le lait des animaux, doivent avoir ſoin de faire mêler à leur fourage de la pulmonaire, du lierre terreſtre, du pouliot, du ſerpolet, & autres plantes aromatiques. On leur donnera du ſon de tems à autre pour les rafraîchir.

Le lait doit ſa grande utilité dans la *Pulmonie*, à ſa vertu adouciſſante qui le rend propre à mitiger l'acrimonie des humeurs: d'ailleurs il n'exige preſque point de travail de la part de l'eſtomach pour être digéré.

Le lait des animaux eſt plus ſalutaire au printemps & à l'automne, que dans les autres tems

de l'année, parce que dans ces deux ſaiſons les pâturages ſont de meilleure qualité.

Régles générales relatives à l'uſage du lait.

Avant de preſcrire le lait, il faut toujours évacuer ou neutraliſer les acides qui ont leur ſiége dans l'eſtomach : les purgatifs rempliſſent la première indication, & les abſorbans la ſeconde.

Le lait eſt contraire aux perſonnes qui ont une diarrhée cauſée par l'inertie de l'eſtomach.

Si l'eſtomach étoit tellement pareſſeux, qu'il ne pût même digérer le lait ; on pourroit y mêler un peu d'eau-de-vie pour le ren-

dre tonique. C'eſt ainſi que, dans pareille circonſtance, l'a employé avec ſuccès, M. l'Archev. de T.... Prélat auſſi recommandable par les qualités du cœur, que par celles de l'eſprit.

On peut en permettre l'uſage malgré la fièvre lente.

Le lait paſſe mieux, ſi l'on a eu la précaution de le faire bouillir.

Les perſonnes vaporeuſes, ou ſujettes à des maux de tète habituels, ne peuvent ſe nourrir de lait ſans nuire à leur ſanté. Baglivi (1), & Martyne, Médecin

---

(1) » *Lac nervis, & capiti contrarium eſt; pectori familiare....* » Vid. BAGLIVI, prax. Med. lib. II. cap. XI pag. 225.

» *Vir eruditiſſimus, ex copioſo lactis uſu (exulato quolibet alio victûs genere per 20 dies circiter) incidit in graviſſimam oris torturam,*

Anglois, ſont formellement de cet avis.

17. *Bouillons de mou de veau.*

Prenez poumon de veau, une livre, faites cuire au bain marie, (1) pendant une heure & demie, dans douze onces d'eau; alors, ajoutez feuilles de pulmonaire & de capillaire, de chaque demi-poignée, deux dattes ſéparées de

---

cum tenſione dolorificâ muſculorum colli, & totius penè corporis; adhibitiſque à me variis remediis poſt duorum menſium intervallum convaluit ». BAGL. Ibid.

(1) Les bouillons médicamenteux, ou ſimplement alimenteux, préparés au bain marie ſont de beaucoup préférables aux bouillons faits par l'ébullition, ils ſont plus adouciſſans, moins empyreumatiques; il eſt vrai que les ſucs des viandes ſont moins rapprochés, qu'il faut alors des viandes plus tendres, & un degré de chaleur plus longtems continué.

leur noyau, ſix jujubes & ſix ſebeſtes. Laiſſez ſur le feu pendant encore une heure, & faites enſorte que la liqueur ne ceſſe pas de frémir.

Ce bouillon eſt nourriſſant, adouciſſant & très-onctueux; il modère la chaleur brûlante du ſang, détrempe les crachats & tempère leur acrimonie. On peut prendre par jour trois de ces bouillons.

18. *Bouillons de chou rouge.*

Prenez chou rouge une poignée, le quart d'une tortue, ou une livre de poumon de veau; deux ou trois pincées des fleurs de

de tuſſilage ; un gros de tête de pavot blanc, & quatre dattes légèrement écraſées & ſéparées de leur noyau ; faites cuire enſemble toutes ces ſubſtances au bain marie durant l'eſpace de quatre heures dans douze onces d'eau de rivière ; paſſez & ajoutez le jus d'une orange & une once de ſucre candi.

Ce bouillon eſt doué, à-peu-près, des mêmes vertus que le précédent, mais le chou rouge lui communique de plus une qualité déterſive, & il devient anti-ſeptique à cauſe du jus d'orange & du ſucre que l'on y combine.

Le chou rouge a joui d'une

grande célébrité. L'immortel Boerrhave aſſure avoir vu une perſonne dont le poumon étoit en pleine ſuppuration, guérir pour avoir fait uſage d'une ſimple décoction de chou rouge, avec un peu de ſel & du ſuc d'oranges.

19. *Les bouillons de tortue, de limaçons, d'écreviſſes, de grenouilles, &c. &c.*

Ces bouillons ſe préparent tous de la même manière, excepté que l'on ne ſe ſert que de la chair, du foie & du ſang de la tortue : on préfère les limaçons de vigne, dont on n'emploie que la chair : on jette les entrailles des grenouilles, & on n'en conſerve que le

train de derrière & les pattes; on choisit de préférence celles qui vivent sur le bord des rivières ou des fleuves : tout sert dans les écrevisses, hormis les parties contenues dans leur coquille.

Il faut pour un bouillon, une demi-livre de tortue, ou dix limaçons, ou dix écrevisses, ou douze grenouilles. C'est toujours au bain marie que se font ces bouillons.

20. *Les étables à vaches.*

21. *Le Cautère, le Séton, les Vésicatoires.*

Rien n'est plus ordinaire que de voir appliquer les vésicatoires, ouvrir un séton, & établir un

cautère (1). (D'après l'exemple & le conseil de plusieurs Auteurs célèbres, j'ai fait ouvrir avec succès un séton sur la région même de la poitrine.)

Je remarquerai seulement au sujet du cautère, que le fer m'a paru préférable au bouton de feu, ou à la pierre caustique. Je fais pratiquer l'incision en croix, j'y fais placer deux pois d'iris (2); & je fais recouvrir la plaie avec le sparadrap.

Ces trois moyens remplissent la

(1) Pour le Manuel de ces trois opérations, on peut consulter les Opérat. de Chirurgie d'Heister, tom. I. pag. 422, & le tom. II. pag. 654.

(2) Il est d'observation que les pois d'iris

même indication ; ils ne diffèrent que par l'étendue ou l'activité de leurs effets. En produiſant une irritation conſidérable, ils occaſionnent quelquefois une révulſion avantageuſe aux malades, & ſouvent l'ulcère qui en réſulte, devenant un égout aux humeurs purulentes, facilite dès-lors la guériſon de celui qui conſumoit le poumon. En un mot, ces ſecours ſont peut-être les plus efficaces que l'on puiſſe employer contre la *Pulmonie*. L'obſervation ſuivante vient à l'appui de ce que j'avance :

---

produiſent quelquefois de l'irritation chez les perſonnes délicates ; ſi cela arrivoit, on leur ſubſtitueroit des pois communs, *piſum ſativum*.

Un jeune homme de 33 à 34 ans, d'un tempérament ſanguin, éprouvoit depuis plus de deux ans les ſignes avant-coureurs de la *Pulmonie* : ſaignemens de nez ; rougeurs par vergetures ſur les joues, reſpiration courte, grande chaleur dans la poitrine, picotemens dans le dos, ſommeil très-interrompu, un grand feu dans toute l'habitude, une paſſion décidée & très-forte pour les plaiſirs de l'amour. (1) Tels avoient été les préliminaires de ſa maladie. A ces accidens avoient ſuccédé une petite toux ſèche, ſurtout le ſoir ;

(1) On obſerve aſſez conſtamment que les poitrinaires ſont très-adonnés aux plaiſirs de l'amour.

un peu de fièvre par fois; enfin le malade eut un vomissement de sang considérable, depuis lequel il a toujours craché du pus, d'abord en petite quantité & mêlé du mucus salivaire, ensuite plus abondant & plus pur. Tantôt il vomissoit du sang, tantôt il crachoit du pus; ce qui confirme l'aphorisme d'Hipocrate : *Post sanguinis sputum, puris sputum : & post puris sputum sanguinis sputum.* Obsédé d'une fièvre violente & continue, déjà le malade étoit tourmenté d'un dévoiement qui ne le quittoit plus, il avoit durant la nuit beaucoup de sueurs gluantes sur la poitrine, & avoit éprouvé deux syncopes, lorsque désespéré

de voir approcher le terme de ſa deſtruction, il réſolut de conſacrer au plaiſir & à la volupté ſes derniers momens. Comme il n'étoit pas délicat ſur le choix, il ne tarda pas à recueillir les fruits amers du libertinage. Il lui ſurvint une gonorrhée très-abondante. Mais quel fut ſon étonnement, de voir, dès le ſecond jour, les crachats purulens diminuer, ainſi que les autres accidens! Ce changement, dont il ne prévoyoit pas les ſuites avantageuſes, l'effraya; mais les jours ſuivans, il cracha encore moins de pus. Le reſte des ſymptômes diſparut par degrés dans l'eſpace de quatre mois. Au bout de ce tems, le malade raſ-

ſuré ſur l'état de ſa poitrine, voulut ſe débarraſſer de ſa gonorrhée: je l'en guéris, mais avec la précaution de faire durer le traitement trois mois, pour ne pas courir les riſques de ramener, par la ſuppreſſion trop prompte d'un écoulement auſſi ſalutaire, les accidens dangereux auxquels le malade avoit eu le bonheur d'échapper.

Plus de deux ans ſe ſont écoulés depuis le traitement, & le malade jouit de la meilleure ſanté.

22. *Pilules de Morton.*

Ces pilules ſont employées depuis longtems avec confiance par les Praticiens dans les cas que cet

Auteur a pris lui-même le ſoin d'indiquer (1). Balſamiques, inciſives, pénétrantes, ſédatives, les ſubſtances dont ce médicament eſt formé, en font un composé anti-ſeptique, vulnéraire, qu'il faut employer lorſqu'il n'y a plus d'irritation ni de phlogoſe.

On donne ordinairement à ces pilules le poids de 4, 5, ou 6 grains, ſuivant l'âge & ſuivant l'état du malade. On en fait pren-

---

(1) » *Iſtæ pilulæ in ſcorbuticorum, & ſcrophuloſorum lentâ Phtiſi, ubi ſebris (ſi ulla eſt) eſt admodum mitis, & ex ſputum phlegma quadantenùs glutinoſum, aſtmaticorum ritu, curationem non tantùm in principio morbi, verum etiam in ejus progreſſu inſigniter promovent.* » Vid. MORTON, lib. II. cap. 8. pag. 51.

dre trois par jour, une le matin, une à midi, l'autre le ſoir, & on boit par-deſſus un verre de ptiſane pectorale. Quelquefois on mêle à la dernière, trois ou quatre grains des pilules de cynogloſe.

23. *Julep tempérant.*

Prenez eau de muguet, demie once ;

Eau de laitue, une once & demie ;

Syrop de fleurs d'oranges, demi-once.

Mêlez, & buvez d'un trait.



24. *Calmant.*

Prenez tartre vitriolé, un ſcrupule.

Camphre, deux grains.

Nître purifié, deux grains.

Cinnabre factice, quatre grains.

Faites un opiat avec le ſyrop de fumeterre.

25. *Julep Somnifère.*

Prenez eau de fleurs de nénuphar, deux onces;

Syrop de limons, ſix gros;

Laudanum liquide, douze gouttes.

Mêlez, & buvez d'un trait.

26. *Ptiſane inciſive propre à atténuer la viſcoſité des crachats.*

Verſez une pinte de petit lait clarifié bouillant, ſur une poignée des ſommités de lierre terreſtre ; faites-y fondre deux gros de tartre vitriolé. Paſſez à travers le papier brouillard. Ajoutez une once d'oxymel ſcyllitique.

Le malade prendra cette boiſſon de deux en deux heures, par verrée chauffée ſéparément au bain marie.

27. *Tablettes rafraîchiſſantes.*

Prenez ſel d'oſeille, deux gros.

Sucre royal, deux onces;

Faites fondre dans ſuffiſante quantité d'eau roſe; ajoutez-y une once de ſyrop de framboiſe, & faites cuire en conſiſtence propre à former des tablettes.

28. *Fumigations vulnéraires.*

Prenez iris de Florence, & bayes de genièvre groſſièrement pulvériſés, de chaque deux onces;

Sommités de guimauve & de bouillon-blanc, de chaque une poignée;

Baume de Pérou, un gros;

Huile de térébenthine, demi-once.

Verſez ſur le tout quatre pintes d'eau bouillante ; le malade expoſera ſon viſage à la vapeur qui s'élève de ce mélange, y reſtera pendant environ une demi-heure, & renouvellera cette opération deux fois par jour.

29. Jus de navets composé.

Prenez des petits navets bien tendres, après les avoir dépouillé de leur écorce, & les avoir coupé par quartiers, faites-les cuire à demi dans l'eau ; puis laiſſez-les égouter, & pilez-les dans un mortier de marbre, avec un pilon de bois. Retirez le jus qui en aura été exprimé, & mêlez avec égale

quantité de suc de cresson, n°. 11.

Ce mêlange se prend quatre fois par jour, à la dose de deux onces chaque fois, chauffé au bain marie.



MOYENS

MOYENS *EMPYRIQUES.*

1. *Anti-Hectique de la Poterie.*

LA Poterie prenoit pour composer ſon anti-hectique, une partie de régule martial & deux d'étain; il ſe ſervoit d'eau de pluie pour le laver, & il prenoit trois parties de nitre ſur une de régule jovial (1).

(1) Relativement à la compoſition exacte de ce remède, conſultez la Chimie Médicinale de Malouin, *Edit. de Paris 1750, tom. II, pag. 308.*

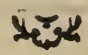
L'anti-Hectique de la Poterie est une espèce de diaphorétique minéral, il en a aussi les vertus; on l'a même préféré au diaphorétique ordinaire, lorsqu'il y avoit complication d'hémorrhagie, ou de foiblesse de poitrine.

La Poterie employoit son anti-hectique contre la plupart des maladies qui viennent d'obstruction; il paroît qu'il le prescrivoit dans le premier & dans le second période de la *Pulmonie*. La méthode dont il se servoit pour le faire prendre, étoit d'en donner le premier jour quatre grains, & il faisoit augmenter, chacun des jours suivans, d'un ou de deux grains, de sorte qu'il en faisoit prendre quelque-

fois jusqu'à cinquante grains par jour. *Voyez Malouin, ibid.*

2. *Le Mercure.*

Quelques Auteurs : Van-Swieten, par exemple, & d'autres Médecins aussi justement célèbres, ont préconisé le mercure comme un remède excellent contre la *Pulmonie*; mais je ne crois pas qu'il ait jamais pu produire de salutaires effets, à moins que la *Phtisie* n'ait été occasionnée par un virus vénérien.



7. *Les Bains de terre.*

Solano, Médecin Eſpagnol, avoit propoſé de faire enfoncer les malades dans la terre, pour les guérir de la *Pulmonie*. M. de Bordeu a fait cas de ce moyen. M. Fouquet, à l'exemple de Solano, a employé ces bains; mais il convient qu'ils n'ont pas toujours réuſſi : cependant il rapporte l'hiſtoire d'une jeune fille de onze ans, & d'un jeune payſan qui ont dû leur guériſon aux bains de terre (1).

---

(2) Voyez la Gazette de Santé du 16 Mars 1775, n°. 12, & celle du 6 Avril 1775, n°. 14.

Solano faiſoit prendre ces bains en plein air : on creuſoit à cet effet, des foſſes dans une terre inculte, ou terrein vierge ; le malade y étoit enfoncé juſqu'au cou, & y reſtoit juſqu'à ce qu'il commençât à trembler. Au ſortir du bain, on l'enveloppoit d'un drap imbibé d'eau roſe, & on l'oignoit avec l'onguent décrit par Zacutus. Voici la recette de cet onguent :

Prenez une poignée de pouſſes tendres de morelle ; après les avoir écraſées & broyées dans un mortier, incorporez-les avec ſuffiſante quantité de ſain-doux.

On frotte avec cette pommade,

principalement les jointures & l'épine du dos, depuis la nuque.

Solano joignoit à l'ufage des bains de terre, un breuvage qu'il appelloit émulfion de bellotas ; ce n'eft autre chofe que le fuc tiré du gland de chêne, avec l'eau commune, ou avec celle de chaux, ou enfin avec la décoction de quelque plante vulnéraire. Dom Garcia Hernandès, & Dom Gultières de Los-Rios, tous deux difciples de Solano, ont fingulièrement vanté l'efficacité des bains de terre.

Du refte Solano ne faifoit jamais prendre un fecond bain dans la même foffe, & il ne permettoit l'ufage de ce remède, que depuis

la fin de Mai jufqu'à la fin d'Octobre. On apprendra, peut-être avec étonnement, que ce Médecin ne prefcrivoit pour l'ordinaire que trois bains à fes malades, & qu'il donne ce nombre comme fuffifant dans la plupart des cas, pour opérer la guérifon (1).

8. *Eau de goudron.*

Le goudron eft la poix liquide qui fe fait en brûlant des bûches de vieux pins, ou de vieux fapins: ce qui en fort d'abord eft le goudron, ce qui vient enfuite eft la poix. Le goudron de Norwege

(1) Voyez Gazette de Santé, du 30 Mars 1775, n°. 13.

eſt préférable comme étant plus ſpiritueux.

Pour faire l'eau de goudron, mettez dans un vaſe, une pinte de goudron, & verſez deſſus quatre pintes d'eau pure froide; agitez le tout enſemble pendant cinq à ſix minutes, & couvrez le vaiſſeau; au bout de deux jours, découvrez le ſans remuer; écumez l'eau ſoigneuſement; enſuite verſez-la par inclinaiſon dans des bouteilles, que vous boucherez bien.

L'eau de goudron réunit deux grandes propriétés; l'une d'être tonique, l'autre d'être dépurative du ſang; c'eſt auſſi comme baume, qu'elle eſt utile dans la

Pulmonie.

dans la *Pulmonie.* L'eau de goudron ordinaire eſt claire, elle a une couleur légèrement jaune, comme eſt la couleur de certains vins blancs. On prend ordinairement une pinte d'eau de goudron par jour : il faut la prendre en petite quantité chaque fois, & en continuer longtems l'uſage; étant priſe ainſi, elle eſt plus propre à corriger le ſang. On s'accoutumera peu-à-peu au goût & à l'effet de l'eau de goudron, en la prenant foible d'abord, & en petite quantité. *Voyez Malouin. Chim. Médicin. Tom. I. pag. 505.*

Ce remède eſt un de ceux qui ont fait le plus de bruit. Berkley s'eſt déclaré ſon Apologiſte, & on

l'a regardé pendant quelque tems comme un ſpécifique aſſuré contre la *Phtiſie Pulmonaire* ; mais le tems a fait perdre à ce remède presque tout ſon crédit. On ne lui conteſte point cependant une qualité déterſive & vulnéraire. Il eſt de quelque utilité dans la *Phtiſie* compliquée avec le ſcorbut, avec la gale.

11. *Suc de Creſſon.*

On prend une quantité ſuffiſante de creſſon de fontaine, on l'écraſe dans un mortier de marbre avec un pilon de buis, & on en exprime le ſuc à travers un linge épais.

Le ſuc de creſſon ſe prend

coupé avec une égale quantité de bouillon ou de lait ; la dose de ce suc est, pour la journée, depuis deux onces jusqu'à cinq & même six onces.

Il est incisif, dépurant & apéritif : on l'emploie avec succès dans la *Pulmonie Scorbutique.*

Le vulgaire attribue à ce remède des propriétés miraculeuses.

20. *Les Etables à vaches.*

Les saisons les plus favorables au séjour des étables sont, l'automne, l'hiver & le commencement du printems. On renfermera de deux à six vaches dans un espace qui pourroit en contenir le double. La règle la plus

ſûre pour établir un degré de chaleur convenable, eſt d'y placer un thermomètre, & d'avoir ſoin d'y entretenir la chaleur entre le quatorzième & le ſeizième degré.

On choiſira des vaches jeunes, ſaines & bien portantes. On mêlera dans leur fourage quelques herbes aromatiques, telles que l'origan, la ſauge & les menthes; ces vaches ne boiront que des eaux courantes & de bonne qualité.

Avant d'entrer dans l'étable, on ſe purgera avec un minoratif doux.

On fera placer ſon lit à la diſtance d'un pied ou deux du ſol de l'étable.

On aura l'attention de faire enlever toutes les trois heures, les excrémens des vaches.

La principale nourriture du malade consistera en œufs, volailles, crême de riz, gruau, orge, & autres alimens adoucissans de cette nature.

Enfin la diminution des accidens décidera de la durée du séjour que l'on fera dans l'étable.

Nota. Cet article est extrait d'une Dissertation ayant pour titre: *Essai sur les effets salutaires du séjour des étables dans la Phtisie.* Par M. Réad. Lond. 1767. in-12.

M. Réad cite nombre de guérisons opérées par ce seul moyen,

que le Docteur Triller a également beaucoup vanté (1).

Les moyens dont je viens de parler, ne sont pas les seuls que l'Empirisme a mis en usage; je vais en indiquer d'autres, dont on n'a pas moins vanté l'utilité.

Dans la vue d'éviter la fièvre qui redouble après les repas, lors du mélange du chile avec le sang, on a conseillé de ne prendre que très-peu d'alimens. C'est ainsi qu'on prétend avoir guéri des *Pulmoniques* qui ne se nourrissoient que

---

(1) *Vid. Dan. With Triller propemticon ad diem 16 Junii 1775, de novâ nitidâ Phtiseos curandi methodo per vetera olida pecorum stabula. In-4°.*

de bouillons très-légers, & de quelques croûtes de pain bien cuit.

Certains Médecins ont traité les poitrinaires comme s'ils eussent été scorbutiques ; mais ils n'ont pu réussir, à mon avis, que dans les cas de complication réelle de la *Pulmonie* avec le scorbut.

On a vu des personnes courageuses entreprendre des voyages de long cours, sur la mer, se condamner à toutes les fatigues qu'entraîne la navigation, & guérir.

Quelques poitrinaires se sont armés de patience, & ont été assez maîtres d'eux-mêmes, pour observer le silence le plus rigoureux

pendant plusieurs mois de suite. Cette précaution peut être très-salutaire, surtout dans les cas d'hémoptysie fréquente, & faciliter la cicatrisation de la plaie ou de l'ulcère survenus au poumon.

D'autres croyant trouver un esprit recteur-balsamique dans les effluves de la terre, ont pris le parti de suivre dans le printems, le Laboureur, à l'ouverture du sillon. Mais il ne paroît pas que ce moyen ait jamais guéri personne.

Quelques Médecins ont recommandé les bourgeons de sapin du nord, pris en infusion, comme du thé : l'usage de la myrrhe en mastication : la boisson d'eau pure à très-grande dose : les saignées ré-

pétées jusqu'à un nombre prodigieux : la vapeur de la cire d'Espagne : celle de l'esprit de vin : l'habitude de coucher en plein air (1), *sub dio* : le tabac en poudre, les fraises, &c. &c.

On a conseillé aux poitrinaires de fumer du baume de Judée : de faire dissoudre dans du bouillon chaud, de la peau d'âne préparée, & d'en boire à plusieurs reprises dans la journée : de prendre le lait d'une nourrice pour unique aliment & pour unique remède : de se promener dans des forêts remplies de pins, sapins, mélèzes

(1) Les poitrinaires feroient très-sagement de ne jamais coucher dans des lits entourés de rideaux, & placés dans des alcôves.

& autres arbres de cette nature : de reſpirer le matin & le ſoir d'un beau jour d'été, le parfum des fleurs qui émaillent les prairies ou les parterres : le ſyrop d'ail : une infuſion d'angélique : le ſyrop de callebaſſe.

L'eau diſtillée du lait eſt très-propre à appaiſer certaines chaleurs exceſſives dont ſe plaignent quelquefois les malades.

Le beurre d'écreviſſes a trouvé des partiſans : je fais prendre du beurre en toute crême (1) & jetter dedans des écreviſſes vivantes, lavées dans une première eau.

(1) Au défaut de beurre très-frais, & en toute crême, on peut ſe ſervir de beurre de cacao.

(la proportion dans laquelle on emploie ces écreviſſes, eſt d'une par once de beurre.) On pile les écreviſſes dans un mortier de marbre, rempli de ce beurre, on y ajoute du ſucre roſat; on retire du mortier le mélange que l'on fait fondre à un feu doux, puis on l'exprime à travers un linge épais.

N'a-t-on pas imaginé de creuſer des navets, de les remplir de ſucre, de les ſuſpendre dans la cave, & de recevoir le jus qui en découle?

D'autres font durcir un œuf frais, jettent le jaune, coupent en deux hémiſphères égaux le blanc de l'œuf, le rempliſſent de

ſucre en poudre, & rapprochent les deux parties, qu'ils ſuſpendent ainſi dans la cave. Il diſtille de cet œuf une liqueur qui ſe prend par cuillerée.

On prend une once de miel de Narbonne, & une once de manne en larmes; on les mêle avec ſoin, en y ajoutant quelques cuillerées d'eau : il en réſulte une ſorte de pâte liquide, que l'on prend par cuillerées le ſoir en ſe couchant.

Dans la Normandie, l'on attribue de grandes vertus au gâteau béchique ci-après décrit :

Prenez une livre d'orge mondé, une livre d'amandes pelées, & une livre & demie de ſucre candi; faites cuire dans une baſſine, en conſiſtence de gâteau.

On met une cuillerée de ce ſoi-diſant gâteau dans une taſſe de lait, que l'on fait bouillir pendant un quart d'heure.

J'ai vu d'aſſez bons effets du coulis ſyrupeux ci-contre.

Dans un vaſe plat & creux, étendez un lit de limaçons de vignes, lavés dans une première eau, & dont vous aurez ſéparé les inteſtins; ſuperpoſez un lit de mou de veau crud, coupé par tranches de l'épaiſſeur d'un écu de ſix livres, ſaupoudrez le tout avec beaucoup de ſucre; faites trois ou quatre lits ſemblables, alors portez le vaſe à la cave où vous le laiſſerez pendant 24 heures. Il en découlera un jus ſyru-

peux, ſur cuillerée duquel vous mêlerez huit grains de poudre tempérante de Sthal, un grain de ſtorax liquide, & deux gouttes de baume de Canada.

On prend dans la journée quatre ou cinq de ces cuillerées.

L'habitation dans le même lit avec des perſonnes très-ſaines, & jouiſſant de toute la fleur de la jeuneſſe & de la ſanté, peut avoir ſon utilité. Mais le rétabliſſement du malade pourroit devenir préjudiciable à celui qui lui auroit procuré cet avantage.

On pourroit conſeiller à des poitrinaires opulens, de ſéjourner habituellement dans des appartemens frottés avec une cire neuve

très-odorante, & chargée du principe aromatique de quelque baume, comme le benjoin, le baume de copahu, ou quelque peu de baume du Pérou en coque. On a proposé, dans la même vue, de suspendre autour du lit des malades, des linges trempés dans le baume du Pérou, ou le storax liquide. Par l'usage de ces deux derniers moyens, l'air s'imprégne de parties médicamenteuses; lors de l'inspiration, il les dépose sur le poumon, & peut ainsi concourir à cicatriser le plus incurable des ulcères.

Enfin si les autres ressources que fournit l'art de guérir venoient à s'épuiser & à devenir infruc-

tueuſes, il eſt encore un moyen hardi ſans doute, & dont l'exécution paroîtra impoſſible au commun des malades, qui lui préféreront mille fois la mort. Ce ſeroit (après avoir déſempli d'une manière convenable les vaiſſeaux, par une ou pluſieurs ſaignées, ſi le malade étoit plétorique, & que ſa poitrine fût très-échauffée & irritée) de lui faire garder le lit toute la journée pendant pluſieurs mois, de lui recommander le ſilence le plus rigoureux, de ne lui faire prendre que très-peu d'alimens à la fois, de l'engager à ne s'occuper abſolument de rien, & à mener une vie purement paſſive, de l'enfermer dans une

chambre, dont la température, ni trop froide, ni trop chaude, ni trop ſéche, ni trop humide, ſeroit toujours la même. Je ſuis convaincu que par de telles précautions, la force ſyſtaltique du cœur, & le mouvement oſcillatoire des vaiſſeaux ſuffiſamment diminués & ralentis, le mouvement alternatif de la reſpiration s'exécuteroit ſans fatigue de la part du poumon; d'ailleurs la quantité des alimens étant moindre, & la force de la vie étant ainſi affoiblie, l'excrétion du pus ſeroit moins abondante, il ſeroit d'une nature plus plaſtique, & par-là, la cicatriſation de l'ulcère ſeroit d'autant plus prochaine.

Je ſens bien d'avance qu'un tel moyen, quelque ſoit ſon efficacité, ne ſera que très-difficilement du goût des pulmoniques, que l'altération de leur eſprit porte tantôt à ſe croire en bonne ſanté, & ils ne ſe réſoudront pas à un pareil régime ; & tantôt à ſe croire déſeſpérés, & dès-lors ils n'y conſentiront pas non plus.

FIN.

RAPPORT

De MM. les Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, pour lui rendre compte de l'Ouvrage de M. Jeannet des Longrois sur la Pulmonie.

L'OUVRAGE que la Faculté nous a chargé d'examiner, contient des recherches utiles, & de bonnes vues sur la *Pulmonie*. Mais ce qui nous a paru en faire le principal mérite, c'est le traitement méthodique de cette maladie, relativement à ses causes, à ses complications & à ses différens périodes; convaincus que le traitement uniforme de la *Pulmonie* doit être compté au nombre des causes, qui en rendent la guérison si difficile

& ſi rare, nous penſons que l'Auteur procurera un grand bien à l'humanité, en préſentant aux jeunes Médecins, des règles ſûres & préciſes pour l'adminiſtration des moyens curatifs, dans les différentes circonſtances : guidés par les lumières dont l'Ouvrage eſt rempli, ils ne peuvent manquer de guérir toutes les *Pulmonies* curables ; ils le feront encore plus ſûrement, quand l'expérience leur aura donné ſur cet important objet, les connoiſſances, qu'on ne trouve point dans les Livres.

Nous eſtimons donc que la Faculté peut honorer de ſon Approbation, l'Ouvrage dont nous venons de lui rendre compte. Ce 15 Juin 1781.

Signés, MORISOT DES LANDES, DESCEMET, COUTAVOZ, DE LA PLANCHE.

L'AN mil sept cent quatre-vingt-un, le Vendredi quinze Juin, la Faculté de Médecine étant convoquée pour la seconde fois de ce mois, au sujet des maladies régnantes, & autres cas particuliers, dont elle s'occupe dans les assemblées dites *prima mensis*, MM. Morisot Deslandes, Descemet, Coutavoz & de la Planche, Commissaires nommés par ladite Faculté pour examiner un Ouvrage sur la *Pulmonie*, composé par M. Jeannet des Longrois, notre confrere, ayant fait leur rapport sur ledit Ouvrage, la matière mise en délibération, & les avis recueillis, la Faculté a unanimement approuvé ledit Rapport, & adhéré aux conclusions de ses Commissaires, & c'est ainsi que j'ai conclu. PHILIP, Doyen.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *de la Pulmonie, par M. Jeannet des Longrois.* Cet Ouvrage étant clair & concis, les remèdes les plus modernes & les plus vantés, y étant peſés & réduits à leur juſte valeur ; les cas où les uns & les autres peuvent être de quelque utilité, y étant exactement indiqués & déterminés, je crois que l'impreſſion peut en être permiſe. A Paris, ce 9 Mai 1781.

Signé, GUETTARD.

PERMISSION DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur JEANNET DES LONGROIS, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *de la Pulmonie*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion

pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Aout 1777, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres, qu'il en ſera

enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur de MEAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingtieme jour du mois de Mars l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-un, & de notre Règne le huitième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Régiſtré ſur le Régiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 2432, folio 513, *conformément aux diſpoſitions énon-*

cées dans la présente Permission, & à la charge de remettre à ladite Chambre, les huit exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 22 Juin 1781.

LE CLERC, Syndic.

De l'Imprimerie de QUILLAU, Imprimeur de la Faculté de Médecine de Paris, rue du Fouarre.

